



l'oranger et l'abeille

d'après le conte
de Madame d'Aulnoy

DDAME *littérature*

AVANT-PROPOS

Aujourd'hui encore, les contes sont des récits lus et appréciés. Ceux des frères Grimm, de Perrault ou encore d'Andersen sont les plus connus. Il a pourtant été décidé de ne pas s'en tenir à ces auteurs dont la renommée n'est plus à faire.

Les étudiant(e)s de la licence professionnelle édition de l'année 2016-2017 se sont donné comme objectif de faire découvrir M^{me} d'Aulnoy, auteure de contes du XVII^e siècle et figure féminine d'exception. *L'Oranger et l'Abeille* est le conte qui a été retenu. Il a été plébiscité entre autres pour son exotisme et parce qu'il reste, parmi les contes de M^{me} d'Aulnoy, un des moins connus du grand public. En outre, il offre plusieurs niveaux de lecture, une profondeur de sens qui permet un développement riche dans les analyses. Il contient également de nombreuses références à la vie de l'auteure et reflète bien ses idées, notamment en ce qui concerne la condition de la femme à l'époque et le besoin d'émancipation.

Le conte a été remis au goût du jour par le biais d'une modernisation de la ponctuation, des accords grammaticaux et de certains archaïsmes afin qu'il soit compréhensible par le plus grand nombre. Il est enrichi et mis en valeur par diverses gravures et par des illustrations réalisées par une étudiante de la promotion. En regard du conte, les étudiants ont rédigé cinq analyses autour du récit, de l'auteure et de ses contemporains. Autant d'éclaircissements qui replacent l'ensemble de l'œuvre dans son contexte d'écriture.

L'ouvrage a été mis en pages sur iMac Intel i5, avec la suite Adobe CC 2015.

Achevé d'imprimer en juin 2017 sur les presses de Reprint, Toulouse

Dépôt légal : 2^e trimestre 2017 - ISBN : 978-2-9561253-0-3

Imprimé en France



Ce livre est dédié
à la mémoire de Jean-René Dastugue,
qui a tant apporté au DDAME.

l'oranger et l'abeille

6

Où Aimée est adoptée par des ogres
et sauve Aimé

9

Où Aimée se blesse et Aimé est pris

19

Où les amants se découvrent et s'enfuient

29

Où Aimée et Aimé échappent aux ogres
mais perdent la baguette magique

37

Où Linda blesse Aimé
et la fée Trufio rend leur forme humaine
aux amants

45

autour du conte

54

Madame d'Aulnoy, sa vie, son style

57

Femmes lettrées au XVII^e

63

Une plume féminine
pour servir la cause des femmes

69

Le conte : assimilation
des récits populaires

75

Les métamorphoses

81

Sources

87

en coulisses

88

La licence professionnelle édition : « techniques
rédactionnelles et développements numériques »

89

Autres principes de couverture envisagés

92

Projet du groupe numérique

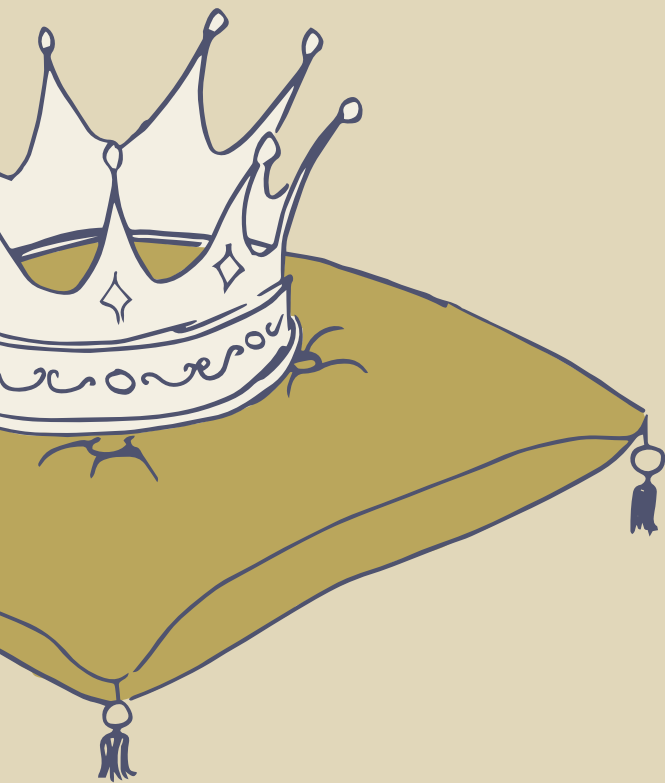
94



l'oranger et l'abeille

d'après le conte de M^{me} d'Aulnoy

illustré par Emmà Landi



Où Aimée est adoptée par des ogres et sauve Aimé

IL ÉTAIT UNE FOIS UN ROI ET UNE REINE auxquels il ne manquait rien pour être heureux que d'avoir des enfants. La reine était déjà vieille, elle n'en espérait plus, quand elle devint grosse, et qu'elle mit au monde la plus belle petite fille qu'on ait jamais vue. La joie fut extrême dans la maison royale : chacun s'empressa de chercher un nom à la princesse, qui exprimât ce qu'on ressentait pour elle, enfin on l'appela Aimée.

La reine fit graver sur un cœur de turquoise *Aimée, fille du roi de l'île Heureuse*. Elle l'attacha au cou de la princesse, croyant que la turquoise lui porterait bonheur. Mais la règle là-dessus se démentit beaucoup, car, un jour que pour divertir la nourrice on l'avait menée sur la mer par le plus beau temps de l'été, il survint tout d'un coup une si épouvantable tempête qu'il fut impossible de la descendre à terre. Comme elle était dans un petit vaisseau qui ne servait qu'à se promener le long du rivage, il fut bientôt brisé en pièces : la nourrice et tous les matelots périrent. La petite princesse, qui dormait dans son berceau, demeura flottant sur l'eau ; et enfin, la mer la jeta dans un pays assez agréable, mais qui n'était presque plus habité : depuis que l'ogre Ravagio et sa femme Tourmentine y étaient venus demeurer, ils mangeaient tout le monde.

Les ogres sont de terribles gens : quand une fois ils ont croqué de la char frache (c'est ainsi qu'ils appellent les hommes), ils ne sauraient presque plus manger autre chose ; et Tourmentine trouvait toujours le secret d'en faire venir, car elle était demi-fée.

Elle sentit d'une lieue la pauvre petite princesse ; elle accourut sur le rivage pour la chercher avant que Ravagio l'eût trouvée. Ils étaient aussi goulus l'un que l'autre, et jamais il n'y eut de plus hideuses figures, avec leur œil louche placé au milieu du front, leur bouche grande comme un four, leur nez large et plat, leurs longues oreilles d'âne, leurs cheveux hérissés, et leur bosse devant et derrière. Cependant, lorsqu'elle vit Aimée dans son riche berceau, enveloppée de langes de brocart d'or, qui jouait avec ses menottes, dont les joues étaient semblables à des roses blanches mêlées d'incarnat, et sa petite bouche vermeille et riante, demi-ouverte, qui semblait sourire à ce vilain monstre qui venait pour la dévorer, Tourmentine, touchée d'une pitié dont elle n'avait jamais été capable, résolut de la nourrir, et, si elle avait à la manger, de ne la pas manger si tôt.

Elle la prit entre ses bras ; elle lia le berceau sur son dos, et en cet équipage elle revint dans sa caverne.

- Tiens, Ravagio, dit-elle à son mari ; voici de la char frache bien grassette, bien douillette, mais par mon chef tu n'en croqueras que d'une dent, c'est une belle petite fille, je veux la nourrir, nous la marierons avec notre ogrelet, ils feront des ogrichons d'une figure extraordinaire, cela nous réjouira dans notre vieillesse.
- C'est bien dit, répliqua Ravagio ; tu as plus d'esprit que tu n'es grosse ; laisse-moi regarder cet enfant, il me semble beau à merveille.

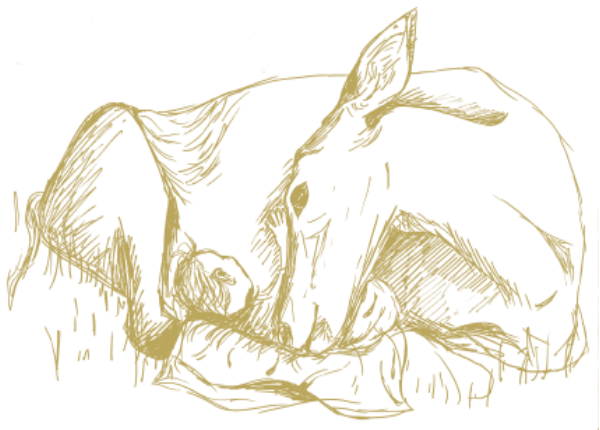
- Ne va pas le manger, lui dit Tourmentine, en mettant la petite entre ses grandes griffes.
- Non, non, dit-il ; je mourrais plutôt de faim.

Voilà donc Ravagio, Tourmentine et l'ogrelet à caresser Aimée d'une manière si humaine, que c'était une espèce de miracle. Mais la pauvre enfant, qui ne voyait que ces difformes magots autour d'elle et qui n'apercevait point le tétou de sa nourrice, commença de faire une petite mine, et puis elle cria de toute sa force ; la caverne de Ravagio en retentissait. Tourmentine, craignant que cela ne le fâchât, la prit et la porta dans le bois où ses ogrelets la suivirent ; elle en avait six, plus affreux les uns que les autres. Elle était demi-fée : son savoir consistait à tenir sa baguette d'ivoire et à souhaiter quelque chose. Elle la prit donc et dit :

- Je souhaite, au nom de la royale fée Trufio, qu'il vienne tout à l'heure la plus belle biche de nos forêts, douce et paisible, qui laisse son faon et nourrisse cette mignonne créature que la Fortune m'a donnée.

En même temps une biche paraît ; les ogrelets lui font fête ; elle s'approche, et se laisse téter par la princesse, puis Tourmentine la rapporte dans sa grotte. La biche court après, saute et gambade, l'enfant la regarde et la caresse ; quand elle est dans son berceau et qu'elle pleure, la biche a du lait tout prêt, et les ogrichons la bercent.

C'est ainsi que la petite princesse fut élevée, pendant qu'on la pleurait nuit et jour, et que, la croyant abîmée au fond des eaux, le roi songeait à choisir un héritier. Il en parla à la reine, qui lui dit de faire ce qu'il jugerait à propos ; que sa chère Aimée était morte, qu'elle n'espérait plus d'enfants,



qu'il avait assez attendu, et que, depuis quinze ans qu'elle avait eu le malheur de la perdre, il y aurait de l'extravagance à se promettre de la revoir. Le roi délibéra donc de mander à son frère qu'il choisît, entre ses fils, celui qu'il croyait le plus digne de régner, et de le lui envoyer en diligence.

Les ambassadeurs, ayant reçu leurs dépêches et toutes les instructions nécessaires, partirent ; il y avait bien loin. On les fit embarquer sur de bons vaisseaux, le vent leur fut favorable : ils arrivèrent en peu de temps chez le frère du roi, qui possédait un grand royaume. Il les reçut fort bien ; et quand ils lui demandèrent un de ses fils pour l'emmenner avec eux, afin de succéder au roi leur maître, il se prit à pleurer de joie, et leur dit que, puisque son frère lui en laissait le choix, il lui enverrait celui qu'il aurait pris pour lui-même, qui était le second de ses fils, dont les inclinations répondaient si bien à la grandeur de sa naissance qu'il n'avait jamais rien souhaité en lui qu'il ne puisse trouver dans la dernière des perfections.

L'on alla quérir le prince Aimé (c'est ainsi qu'on le nommait), et quelque prévenus que fussent les ambassadeurs, quand ils le virent, ils en restèrent surpris. Il avait dix-huit ans : Amour, le tendre Amour a moins de beauté, mais c'était une beauté qui ne diminuait en rien cet air noble et martial qui inspire du respect et de la tendresse. Il sut l'empressement du roi son oncle de l'avoir auprès de lui, et l'intention du roi son père de le faire partir en diligence. On prépara son équipage, il fit ses adieux, s'embarqua, et cingla en pleine mer.

Laissons-le aller, que la Fortune le guide. Retournons chez Ravagio voir à quoi s'occupe notre jeune princesse : elle croît en beauté comme en âge ; et c'est bien d'elle qu'on peut dire que l'Amour, les Grâces et toutes les déesses rassemblées n'ont jamais eu tant de charmes. Il semblait, quand elle était dans cette profonde caverne avec Ravagio, Tourmentine et les ogrelets, que le soleil, les étoiles, les cieux y étaient descendus.

La cruauté qu'elle voyait à ces monstres la rendait plus douce, et, depuis qu'elle connaissait leur terrible inclination pour la char frache, elle n'était occupée qu'à faire sauver les malheureux qui tombaient entre leurs mains : de sorte que, pour les garantir, elle s'exposait souvent à toutes leurs fureurs. Elle les aurait éprouvées à la fin, si l'ogrelet ne l'avait pas chérie comme son œil.

Hé ! que ne peut pas une forte passion ? Car ce petit monstre avait pris un caractère de douceur, en voyant et en aimant la belle princesse. Mais, hélas ! quelle était sa douleur quand elle pensait qu'il fallait épouser ce détestable amant ! Quoiqu'elle ne sût rien de sa naissance, elle avait bien jugé, par la richesse de ses langes, la chaîne

d'or et la turquoise, qu'elle venait de bon lieu ; et elle en jugeait encore mieux par les sentiments de son cœur. Elle ne savait ni lire ni écrire, ni aucune langue, elle parlait le jargon d'Ogrelie : elle vivait dans une parfaite ignorance de toutes les choses du monde. Elle ne laissait pas d'avoir d'aussi bons principes de vertu, de douceur et de naturel, que si elle avait été élevée dans la cour de l'Univers la mieux polie.

Elle s'était fait un habit de peau de tigre ; ses bras étaient demi-nus ; elle portait un carquois et des flèches sur son épaule, un arc à sa ceinture ; ses cheveux blonds n'étaient attachés qu'avec un cordon de jonc marin, et flottaient au gré du vent sur sa gorge et sur son dos ; elle avait aussi des brodequins du même jonc.

En cet équipage elle traversait les bois comme une seconde Diane, et elle n'aurait point su qu'elle était belle, si le cristal des fontaines ne lui avait pas offert d'innocents miroirs, où ses yeux s'attachaient sans la rendre ni plus vaine, ni plus prévenue en sa faveur. Le soleil faisait sur son teint l'effet qu'il produit sur la cire : il le blanchissait, et l'air de la mer ne le pouvait noircir. Elle ne mangeait jamais que ce qu'elle prenait à la chasse ou à la pêche ; et sur ce prétexte elle s'éloignait souvent de la terrible caverne, pour s'ôter la vue des plus difformes objets qui fussent dans la nature.

— Ciel, disait-elle en versant des larmes, que t'ai-je fait pour m'avoir destinée à ce cruel ogrelet ? Que ne me laissais-tu périr dans la mer ! Pourquoi m'as-tu conservé une vie que je dois passer d'une manière si déplorable ? N'auras-tu pas quelque compassion de ma douleur ?

Elle s'adressait ainsi aux dieux, et leur demandait du secours.

Lorsque le temps était rude, et qu'elle pouvait croire que la mer avait jeté des malheureux sur le rivage, elle s'y rendait soigneusement pour les secourir, et pour faire en sorte qu'ils n'avançassent point jusqu'à la caverne des ogres. Il avait fait toute la nuit un vent épouvantable : elle se leva dès qu'il fut jour, et courut vers la mer ; elle aperçut un homme qui tenait une planche entre ses bras, et qui essayait de gagner le rivage malgré la violence des vagues qui le repoussaient. La princesse aurait bien voulu l'aider ; elle lui faisait des signes pour lui marquer les endroits les plus aisés, mais il ne la voyait ni ne l'entendait ; il venait quelquefois si près, qu'il semblait n'avoir qu'un pas à faire, puis une lame d'eau le couvrait, et il ne paraissait plus. Enfin, il fut poussé sur le sable, et il y demeura étendu sans aucun mouvement.

Aimée s'en approcha et, malgré la pâleur qui lui faisait craindre sa mort, elle lui donna tout le secours qu'elle put. Elle portait toujours de certaines herbes dont l'odeur était si forte qu'elle faisait revenir des plus longs évanouissements : elle les pressa dans ses mains, et elle lui en frotta les lèvres et les tempes. Il ouvrit les yeux et demeura si surpris de la beauté et de l'habillement de la princesse qu'il ne pouvait presque déterminer si c'était un songe ou une réalité. Il lui parla le premier ; elle lui parla à son tour : ils s'entendaient aussi peu l'un que l'autre, et se regardaient avec une attention mêlée d'étonnement et de plaisir. La princesse n'avait vu que quelques pauvres pêcheurs que les ogres avaient attrapés et qu'elle avait fait sauver, comme je l'ai déjà dit : que put-elle donc penser, quand elle vit l'homme du monde le mieux fait et le plus magnifiquement vêtu ? Car enfin, c'était le prince Aimé, son cousin germain, dont la flotte, battue d'une furieuse tempête, s'était brisée contre des écueils ; et chacun, poussé au gré des vents, avait péri ou était arrivé à quelques plages, pour la plupart inconnues.

Le jeune prince, de son côté, admirait que sous des habits si sauvages, et dans un pays qui paraissait désert, il s'y pût trouver une si merveilleuse personne ; et l'idée récente des princesses et des dames qu'il avait vues ne servait qu'à le persuader que celle qu'il voyait alors ne pouvait être égalée par aucune autre. Dans cette mutuelle surprise, ils continuaient de se parler sans s'entendre ; leurs yeux et quelques gestes servaient d'interprètes à leurs pensées ; la princesse passa ainsi plusieurs moments ; mais, faisant tout d'un coup réflexion au péril où cet étranger allait être exposé, elle tomba dans une mélancolie et dans un abattement qui parurent aussitôt sur son visage. Le prince, craignant qu'elle ne se trouvât mal, s'empressait auprès d'elle et voulait lui prendre les mains ; elle le repoussait et lui montrait comme elle pouvait qu'il devait s'en aller. Elle se mettait à courir devant lui, elle revenait sur ses pas, elle lui faisait signe d'en faire autant ; il fuyait et revenait. Quand il revenait, elle se fâchait ; elle prenait ses flèches, elle les portait sur son cœur, pour lui signifier qu'on le tuerait ; il croyait qu'elle voulait le tuer, il mettait un genou en terre et il attendait le coup. Quand elle voyait cela, elle ne savait plus que faire, ni comment s'exprimer, et le regardant tendrement :

– Quoi ! disait-elle, tu seras donc la victime de mes affreux hôtes ? Quoi ! des mêmes yeux dont j'ai le plaisir de te regarder, je te verrai déchirer en morceaux et dévorer sans miséricorde ?

Elle pleurait, et le prince, interdit, ne pouvait rien comprendre à tout ce qu'elle faisait.

Cependant, elle réussit à lui faire entendre qu'elle ne voulait pas qu'il la suivît : elle le prit par la main, elle le mena dans un rocher dont l'ouverture donnait du côté de

la mer ; il était très profond. Elle y allait souvent pleurer ses disgrâces ; elle y dormait quelquefois quand le soleil était trop ardent pour retourner à la caverne ; et, comme elle avait beaucoup de propreté et d'adresse, elle l'avait meublé d'un tissu d'ailes de papillons de plusieurs couleurs, et sur des cannes pliées et passées les unes dans les autres, qui formaient une espèce de lit de repos, elle y avait étendu un tapis de jonc marin. Elle mettait dans de grandes et profondes coquilles des branches de fleurs, cela faisait comme des vases qu'elle remplissait d'eau pour conserver ses bouquets, il y avait mille gentilleses qu'elle travaillait, tantôt avec des arêtes de poisson et des coquilles, tantôt avec le jonc marin et les cannes ; et ces petits ouvrages, malgré leur simplicité, avaient quelque chose de si délicat qu'il était aisé de juger par eux du bon goût et de l'adresse de la princesse.

Le prince demeura surpris de tant de propreté ; il crut que c'était en ce lieu qu'elle se retirait ; il était ravi de s'y trouver avec elle et, quoiqu'il ne fût pas assez heureux pour lui pouvoir faire entendre les sentiments d'admiration qu'elle lui inspirait, il lui semblait déjà qu'il préférerait de la voir et de vivre auprès d'elle, à toutes les couronnes où sa naissance et la volonté de ses proches l'appelaient.

Elle l'obligea de s'asseoir ; et, pour lui marquer qu'elle souhaitait qu'il restât là jusqu'à ce qu'elle lui eût apporté à manger, elle défit le cordon qui retenait une partie de ses cheveux, elle l'attacha au bras du prince et le lia au petit lit, et puis elle s'en alla. Il mourait d'envie de la suivre, mais il craignait de lui déplaire, et il commença de s'abandonner à des réflexions dont la présence de la princesse l'avait distrait.

– Où suis-je ? disait-il. En quel pays la Fortune m'a-t-elle conduit ? Mes vaisseaux sont périssés, mes gens noyés, tout me manque : je trouve, au lieu

de la couronne qui m'était offerte, un triste rocher où je cherche une retraite ! Que dois-je devenir ici ? Quel peuple y trouverai-je ? Si j'en juge par la personne qui m'a secouru, ce sont des divinités ; mais la crainte qu'elle avait que je la suivisse, ce langage dur et barbare qui sonne si mal dans sa belle bouche me laissent craindre quelque aventure plus funeste que celle qui m'est déjà arrivée !

Ensuite il mettait toute son application à repasser dans son esprit les beautés incomparables de la jeune sauvage ; son cœur s'échauffait, il s' impatientait de ne la voir point revenir, et son absence lui semblait le plus grand de tous les maux.

Où Aimée se blesse et Aimé est pris

ELLLE REVINT AVEC TOUT L'EMPRESSEMENT POSSIBLE ; elle n'avait pas cessé de songer au prince, et elle était si nouvelle sur les tendres sentiments qu'elle n'était point en garde contre ceux qu'il lui inspirait. Elle remerciait le Ciel de l'avoir sauvé du péril de la mer ; elle le conjurait de le préserver de celui qu'il courait, si proche des ogres. Elle était si chargée et elle avait marché si vite qu'en arrivant elle se trouva un peu mal sous la grosse peau de tigre qui lui servait de manteau. Elle s'assit, le prince se mit à ses pieds, fort ému de ce qu'elle souffrait ; il était assurément plus malade qu'elle. Enfin, elle revint de sa faiblesse. Aussitôt elle lui montra tous les petits ragoûts qu'elle lui avait apportés, entre autres quatre perroquets et six écureuils cuits au soleil, des fraises, des cerises, des framboises et d'autres fruits ; les assiettes étaient de bois de cèdre et d'aloès, le couteau de pierre, les serviettes de grandes feuilles fort douces et maniables, une coquille pour boire, et de la belle eau dans une autre.

Le prince lui témoigna sa reconnaissance par tous les signes de tête et de mains qu'il pouvait lui faire ; et elle, avec un doux sourire, lui laissait connaître que tout ce qu'il faisait lui était agréable. Mais, l'heure de se séparer étant venue, elle lui fit si bien entendre qu'elle s'en allait qu'ils se prirent tous deux à soupirer et se cachèrent leurs larmes l'un à

l'autre ; chacun pleurait tendrement. Elle se leva et voulut sortir ; le prince fit un grand cri et se jeta à ses pieds, la priant de rester ; elle voyait bien ce qu'il souhaitait, mais le repoussa, prenant un petit air sévère ; il connut qu'il fallait s'accoutumer de bonne heure à lui obéir. Il faut dire la vérité : s'il passa une terrible nuit, celle de la princesse n'eut rien de moins triste.

Quand elle arriva à la caverne et qu'elle se trouva au milieu des ogres et des ogrichons, qu'elle regardait l'affreux ogrelet comme le monstre qui serait son mari, et qu'elle pensait aux charmes de l'étranger qu'elle venait de quitter, elle était sur le point de s'aller jeter la tête la première dans la mer. Il faut ajouter à cela la crainte que Ravagio ou Tourmentine ne sentissent la char fraîche, et qu'ils n'allassent droit au rocher dévorer le prince Aimé.

Ces différentes alarmes la tinrent éveillée toute la nuit ; elle se leva avec le jour et prit le chemin du rivage ; elle y courut, elle y vola, chargée de perroquets, de singes et d'une outarde, de fruits, de lait, et de tout ce qu'elle put croire de meilleur.

Le prince ne s'était point déshabillé ; il avait souffert tant de fatigue sur la mer, et il avait si peu dormi que vers le jour il fit un léger somme.

– Comment ! dit-elle en le réveillant, j'ai pensé sans cesse à vous depuis que je vous ai quitté ; je n'ai pas même fermé les yeux, et vous êtes capable de dormir !

Le prince la regardait et l'écoutait sans l'entendre ; il lui parla à son tour :

– Quelle joie, ma chère enfant ! disait-il en lui baisant les mains ; quelle joie de vous revoir ! Il me semble qu'il y avait un siècle que vous étiez partie de ce rocher.

Il lui parla longtemps, sans réfléchir qu'elle ne l'entendait point ; lorsqu'il s'en souvint, il soupira tristement et se tut. Elle prit la parole, et lui dit qu'elle avait de cruelles inquiétudes que Ravagio et Tourmentine le découvrirent ; qu'elle n'osait espérer qu'il fût longtemps en sûreté dans ce rocher, que son éloignement la ferait mourir ; mais qu'elle y consentait plutôt que de l'exposer à être dévoré ; qu'elle l'implorait de s'enfuir.

En cet endroit ses yeux se couvrirent de larmes ; elle joignit les mains devant lui d'une manière suppliante ; il ne comprit point ce qu'elle voulait, il en était au désespoir et se jeta à ses pieds. Enfin, elle lui montra si souvent le chemin qu'il entendit une partie de ses signes ; et il lui fit entendre à son tour qu'il mourrait plutôt que de l'abandonner.

Elle sentit si vivement ce témoignage de l'amitié du prince que, pour marquer à quel point elle en était touchée, elle détacha de son bras la chaîne d'or et le cœur de turquoise que la reine sa mère lui avait mis au cou, et elle l'attacha au bras du prince de la manière du monde la plus gracieuse. Quelque transporté qu'il fût de cette faveur, il aperçut aussitôt les caractères qui étaient gravés sur la turquoise ; il les regarda avec attention, et lut : *Aimée, fille du roi de l'île Heureuse*.

Il n'a jamais été un étonnement semblable au sien ; il savait que la petite princesse qui avait péri se nommait Aimée, il ne douta point que ce cœur n'eût été à elle ; mais il ignorait encore si la belle sauvage était la princesse, ou si la mer avait jeté ce bijou sur le sable. Il regardait Aimée avec une

attention extraordinaire ; et plus il la regardait, plus il lui semblait découvrir un certain air de famille, de certains traits, et particulièrement des mouvements de tendresse dans son âme, qui l'assuraient que la sauvage était sa cousine. Elle examinait avec surprise les actions qu'il faisait, levant les yeux au ciel, comme pour lui rendre grâce, la regardant et pleurant, lui prenant les mains et les baisant de tout son cœur ; il la remercia du don qu'elle venait de lui faire ; et, le lui remettant au bras, il lui fit connaître qu'il aimait mieux un de ses cheveux qu'il lui demanda, et qu'il eut bien de la peine à obtenir.

Quatre jours passèrent ainsi : la princesse portait dès le matin tout ce qu'il lui fallait pour sa nourriture ; elle demeurait avec lui le plus longtemps qu'elle pouvait, et les heures s'écoulaient ainsi bien vite, quoiqu'ils n'eussent pas le plaisir de s'entretenir.

Une fois qu'elle revint assez tard et qu'elle craignait d'être grondée par la terrible Tourmentine, elle fut très surprise d'en recevoir un accueil favorable, et de trouver une table toute chargée de fruits ; elle demanda permission d'en prendre quelques-uns. Ravagio lui dit qu'ils n'étaient là que pour elle ; que son ogrelet les était allé chercher, et qu'enfin, il était temps de le rendre heureux ; qu'il voulait dans trois jours qu'elle l'épousât.

Quelles nouvelles ! S'en peut-il au monde de plus funestes pour cette aimable princesse ? Elle en pensa mourir d'effroi et de douleur ; mais, cachant son affliction, elle répondit qu'elle leur obéirait sans répugnance, pourvu qu'ils voulussent prolonger un peu le temps prescrit.

Ravagio se fâcha et s'écria :

— À quoi tient-il que je ne te mange ?

La pauvre princesse tomba évanouie de peur entre les griffes de Tourmentine et de l'ogrelet, qui l'aimait fort et qui pria tant Ravagio qu'il s'apaisa.

Aimée ne dormit pas un moment, elle attendait le jour avec impatience ; dès qu'il parut, elle alla au rocher et, quand elle vit le prince, elle poussa des cris douloureux et versa un torrent de larmes. Il demeura presque immobile : sa passion pour la belle Aimée avait fait plus de progrès en quatre jours que les passions ordinaires n'en font en quatre ans ; il mourait d'envie de lui demander ce qu'elle avait ; elle savait bien qu'il ne la comprenait point, elle ne savait comment se faire entendre. Enfin, elle abattit ses longs cheveux, elle se mit une couronne de fleurs sur la tête, et, alors qu'elle touchait de sa main celle d'Aimé, auquel elle faisait signe qu'elle en userait ainsi avec un autre, il comprit le malheur dont il était menacé, et qu'on allait la marier.

Il fut sur le point d'expirer à ses pieds ; il ne trouvait aucun moyen de la sauver, elle non plus : ils pleuraient, ils se regardaient et se montraient mutuellement qu'il valait mieux mourir ensemble que de se séparer.

Elle demeura avec lui jusqu'au soir ; mais, comme la nuit était venue plus tôt qu'ils ne l'attendaient, et que, toute pensive, elle ne prenait pas garde aux sentiers qu'elle suivait, elle s'avança sur une route du bois peu fréquentée, où il lui entra dans le pied une longue épine qui le perçait de part en part. Heureusement pour elle la caverne n'était pas loin, car elle eut beaucoup de peine à s'y rendre, son pied étant tout en sang. Ravagio, Tourmentine et les ogrichons la secoururent. Elle souffrit de grandes douleurs quand il fal-

lut arracher cette épine ; ils pilèrent des herbes, les mirent sur son pied, et elle se coucha avec l'inquiétude que l'on peut imaginer pour son cher prince.

– Hélas ! disait-elle, je ne pourrai marcher demain ; que pensera-t-il en ne me voyant pas arriver ? Je lui ai fait entendre que l'on va me marier, il croira que je n'ai pu m'en défendre. Qui le nourrira ? De quelque manière que ce soit, il va mourir : s'il vient me chercher, il est perdu ; si j'envoie un ogrelet vers lui, Ravagio en sera informé.



Elle fondait en larmes, elle soupirait, et voulut se lever de bon matin, mais il lui fut impossible de marcher : sa blessure était trop grande ; et Tourmentine qui l'aperçut sortir l'arrêta, et lui dit que si elle faisait un pas elle allait la manger.

Cependant, le prince, qui voyait passer l'heure où elle avait coutume de venir, commença à s'inquiéter ; plus le temps s'écoulait, plus ses peurs augmentaient : tous les supplices du monde lui auraient paru moins terribles que les inquiétudes auxquelles son amour le livrait ; il se faisait la dernière violence pour attendre, plus il attendait, moins il espérait. Enfin, il se dévoua à la mort, et sortit, résolu d'aller chercher son aimable princesse.

Il marchait sans savoir où il allait : il suivit un sentier battu qu'il trouva à l'entrée du bois et, après avoir marché une heure, il entendit quelque bruit et il aperçut la caverne d'où sortait une épaisse fumée. Il se promit d'apprendre là quelques nouvelles. Il entra, et il n'eut guère avancé qu'il vit Ravagio, qui, le saisissant tout d'un coup d'une force épouvantable, l'aurait dévoré si les cris qu'il faisait en se débattant n'eussent frappé les oreilles de sa chère amante.

À cette voix, elle ne ressentit plus rien qui pût l'arrêter : elle sortit de son trou et entra dans celui où Ravagio tenait le pauvre prince. Elle était pâle et tremblante comme s'il eût voulu la manger elle-même ; elle se jeta à genoux devant lui, et le conjura de garder cette char fraîche pour le jour de ses noces avec l'ogrelet. Elle lui promit même d'en manger. À ces mots, Ravagio fut si content de penser que la princesse voulait prendre ses coutumes qu'il lâcha le prince et l'enferma dans le trou où tous les ogrichons couchaient. Aimée demanda la permission de bien le nourrir, afin qu'il ne maigrît point et qu'il fît honneur au repas : l'ogre y consentit. Elle apporta au prince tout ce qu'elle put trouver

de meilleur. Quand il la vit entrer, il en eut une joie qui diminua son déplaisir, mais, lorsqu'elle lui montra la blessure de son pied, sa douleur prit de nouvelles forces. Ils pleurèrent longtemps ; le prince ne pouvait manger mais sa chère maîtresse coupait de ses mains délicates de petits morceaux qu'elle lui présentait de si bonne grâce qu'il ne lui était pas possible de les refuser.

Elle fit apporter par les ogrichons de la mousse fraîche, qu'elle couvrit d'un tapis de plumes d'oiseaux, et elle fit comprendre au prince que c'était son lit. Tourmentine l'appela : elle ne put lui faire d'autre adieu que de lui tendre la main, qu'il baisa avec une tendresse qu'on ne saurait décrire. Elle laissa à ses yeux le soin de lui exprimer ce qu'elle pensait.

Ravagio, Tourmentine et la princesse couchaient dans une des concavités de la caverne, l'ogrelet et cinq ogrichonneaux couchaient dans une autre, où le prince coucha aussi. Or, c'est la coutume en Ogrelie, que tous les soirs, l'ogre, l'ogresse et les ogrichons mettent sur leur tête une belle couronne d'or, avec laquelle ils dorment. Voilà leur seule magnificence, mais ils aimeraient mieux être pendus et étranglés que d'y avoir manqué.

Lorsque tout le monde fut endormi, la princesse, qui pensait à son aimable amant, se dit que, malgré la parole donnée par Ravagio et Tourmentine de ne pas le manger, s'ils avaient faim pendant la nuit (ce qui leur arrivait presque toujours quand ils avaient de la char fraîche), c'en était fait de lui ; et l'inquiétude qu'elle en eut était si forte qu'elle en pensa mourir d'effroi. Après avoir rêvé quelque temps, elle se leva, se couvrit à la hâte de sa peau de tigre et, tâtonnant sans faire de bruit, elle alla dans la caverne où les ogrichons dormaient. Elle prit la couronne du premier qu'elle trouva et la posa sur la tête du prince, qui était bien éveillé et qui

n'osa le montrer, ne sachant qui lui faisait cette cérémonie ; ensuite la princesse retourna dans son petit lit.

Elle s'y était à peine glissée que Ravagio, songeant au bon repas qu'il aurait fait du prince, et son appétit augmentant à mesure qu'il y pensait, se leva à son tour et alla dans le trou où les ogrichons dormaient. Comme il ne voyait point clair, et par crainte de s'y méprendre, il tâta avec la main, se jeta sur celui qui n'avait pas de couronne et le croqua comme un poulet. La pauvre princesse, qui entendait le bruit des os du malheureux qu'il mangeait, manqua s'évanouir, mourant de peur que ce ne fût son amant. Le prince, qui en était encore plus proche, était aussi inquiet qu'il est possible de l'être en pareille occasion.

Où les amants se découvrent et s'enfuient



L E JOUR TIRA LA PRINCESSE d'une terrible peine. Elle se hâta d'aller chercher le prince, et elle lui fit comprendre, par ses signes, ses craintes, son impatience de le voir loin des dents meurtrières de ces monstres. Elle lui fit des amitiés, et il lui en aurait fait mille à son tour, sans l'ogresse qui, étant venue pour voir ses enfants, aperçut le sang qui maculait la caverne et trouva qu'il lui manquait son plus petit ogrichon.

Elle poussa des cris affreux. Ravagio comprit assez le beau coup qu'il avait fait, mais le mal était sans remède. Il lui dit à l'oreille qu'ayant eu faim, il s'était mépris tant qu'il avait cru manger la char fraîche. Tourmentine feignit de s'apaiser, car Ravagio était cruel, et, si elle n'avait pas pris ses excuses en bonne part, il l'aurait peut-être mangée elle-même.

Mais hélas ! que la belle princesse souffrait d'étranges inquiétudes ! Elle ne cessait de rêver aux moyens de sauver le prince ; et que ne pensait-il pas, de son côté, de l'endroit affreux où vivait cette aimable fille ? Il ne pouvait se résoudre de s'en éloigner tant qu'elle y serait. La mort lui aurait paru plus douce que cette séparation : il le lui faisait entendre, lorsque par des signes réitérés elle le conjurait de fuir, et de mettre sa vie en sûreté. Ils pleuraient ensemble,

ils se prenaient les mains ; chacun en sa langue se jurait une foi réciproque et un amour éternel.

Elle ne put s'empêcher de lui montrer les langes qu'elle avait quand Tourmentine la trouva, et le berceau dans lequel elle était. Le prince y reconnut les armes et la devise du roi de l'île Heureuse. Cette vue le ravit : il montra sa joie à la princesse, qui lui fit juger qu'il comprenait quelque chose importante par la vue de ce berceau.

Elle mourait d'envie d'en être informée ; mais quelque peine qu'il y prît, comment lui faire comprendre de qui elle était fille, et la proximité qui était entre eux ? Tout ce qu'elle entendait, c'est qu'elle avait sujet d'en être bien aise.

L'heure vint de se retirer, et l'on se coucha comme l'on avait fait la nuit précédente. La princesse, saisie des mêmes inquiétudes, se releva sans bruit, entra dans la caverne où était le prince, prit doucement la couronne d'une ogrelette, et la mit sur la tête de son amant, qui n'osa l'arrêter, quelque désir qu'il en eût ; mais le respect qu'il avait pour elle et la crainte de lui déplaire l'en empêchèrent.

La princesse n'avait jamais été mieux inspirée que d'aller mettre la couronne sur la tête d'Aimé. Sans cette précaution, c'était fait de lui : la barbare Tourmentine se réveilla en sursaut, et, rêvant au prince qu'elle avait trouvé beau comme le jour et fort appétissant, elle eut une si grande peur que Ravagio n'allât le manger tout seul qu'elle crut que le mieux était d'agir la première. Elle se glissa sans dire mot dans le trou des ogrichons, elle toucha doucement ceux qui avaient des couronnes (le prince était de ce nombre), et une des ogrelettes passa le pas en trois bouchées. Aimé et sa maîtresse entendaient tout et tremblaient de peur ; mais Tourmentine, ayant fait cette expédition, ne demandait plus qu'à dormir, et ils furent en sûreté le reste de la nuit.

— Ciel, disait la princesse, secourez-nous ! Inspirez-moi ce que nous devons faire dans une extrémité si pressante.

Le prince ne priait pas avec moins d'ardeur, et quelquefois il avait envie d'attaquer ces deux monstres et de les combattre. Mais quel moyen d'espérer quelque avantage sur eux ? Ils étaient hauts comme des géants et leur peau était à l'épreuve du pistolet ; de sorte qu'il pensait fort prudemment qu'il n'y avait que l'adresse qui pût les tirer de cet affreux endroit.

Dès qu'il fut jour et que Tourmentine eut trouvé les os de son ogrelette, elle remplit l'air de hurlements épouvantables. Ravagio ne parut pas moins désespéré : ils furent cent fois prêts de se jeter sur le prince et sur la princesse, et de les égorger sans miséricorde. Ils s'étaient cachés dans un petit coin obscur, mais les mangeurs de char fraîche ne savaient que trop où ils étaient ; et de tous les périls qu'ils avaient courus, celui-là paraissait le plus évident.

Aimée, rêvant et se creusant la tête, se souvint tout d'un coup que la baguette d'ivoire, dont Tourmentine se servait, faisait des espèces de prodiges, et qu'elle-même n'en pouvait dire la raison.

— Si malgré son ignorance, disait-elle, il arrive des choses si surprenantes, pourquoi mes paroles n'auront-elles pas autant de vertu ?

Remplie de cette idée, elle courut dans la caverne où Tourmentine couchait ; elle chercha la baguette, qui était cachée dans le fond d'un trou, et lorsqu'elle la tint elle s'écria :

– Je souhaite, au nom de la royale fée Trufio, de parler le langage que parle celui que j’aime.

Elle aurait bien fait d’autres souhaits, mais Ravagio entra ; la princesse se tut et, remettant la baguette, elle vint tout doucement auprès du prince.

– Cher étranger, lui dit-elle, vos peines me touchent plus sensiblement que les miennes propres.

À ces mots le prince demeura étonné et confus.

– Je vous entends, adorable princesse, lui dit-il, vous parlez ma langue, et je puis espérer que vous entendrez à votre tour que je souffre moins pour moi que pour vous, que vous m’êtes plus chère que ma vie, que la lumière et que tout ce qu’il y a de plus aimable dans la nature.

– Mes expressions seront plus simples, répliqua la princesse, mais elles ne seront pas moins sincères : je sens que je donnerais tout ce que j’ai dans le rocher de la mer, mes moutons, mes agneaux, enfin tout ce que je possède, pour le seul plaisir de vous voir.

Le prince lui rendit mille grâces de ses bontés, et la conjura de lui apprendre qui lui avait enseigné en si peu de temps tous les termes et toutes les délicatesses d’une langue qui lui avait été inconnue jusqu’alors. Elle lui raconta le pouvoir de la baguette enchantée ; il l’informa de sa naissance et de leur parenté. La princesse se sentait transportée de joie ; comme elle avait naturellement un esprit merveilleux, elle disait des choses si fines et si bien tournées que le prince sentit un violent accroissement de sa passion. Ils n’avaient pas de temps à perdre pour régler leurs affaires : il était question de fuir des monstres irrités et

de chercher promptement un asile à leurs innocentes amours. Ils se promirent de s’aimer éternellement et d’unir leurs destinées, dès qu’ils seraient en état de se marier. La princesse dit à son amant que, lorsqu’elle verrait Ravagio et Tourmentine endormis, elle irait chercher leur grand chameau et qu’ils monteraient dessus pour s’en aller.

Le prince était si aise qu’il ne pouvait à peine contenir sa joie ; et quelque sujet qu’il eût d’avoir encore beaucoup de frayeur, les charmantes idées de l’avenir effaçaient une partie des maux présents.

Cette nuit si désirée arriva. La princesse prit de la farine et pétrit de ses mains blanches un gâteau où elle mit une fève, puis elle dit en tenant la baguette d’ivoire :

– Ô fève, petite fève, je souhaite, au nom de la royale fée Trufio, que tu parles s’il le faut, jusqu’à ce que tu sois cuite.

Elle mit ce gâteau sous les cendres chaudes, et s’en alla retrouver le prince qui l’attendait bien impatiemment dans le vilain gîte des ogrichons.

– Partons, lui dit-elle, le chameau est lié dans le bois.

– Que l’Amour et la Fortune nous conduisent, répondit tout bas le jeune prince, allons, allons, mon Aimée, allons chercher un séjour heureux et tranquille.

Il faisait clair de lune ; elle s’était saisie de la secourable baguette d’ivoire ; ils trouvèrent le chameau et se mirent en chemin, sans savoir où ils allaient.

Cependant, Tourmentine, qui avait la tête remplie de chagrin, se tournait et retournait sans pouvoir dormir ; elle allongea le bras pour sentir si la princesse était déjà dans son petit lit et, ne la trouvant point, elle s'écria d'une voix de tonnerre :

- Où es-tu donc, fille ?
- Me voici auprès du feu, répondit la fève.
- Viendras-tu te coucher ? dit Tourmentine.
- Tout à l'heure, répondit la fève, dormez, dormez.

Tourmentine, ayant peur de réveiller son Ravagio, ne parla plus ; mais à deux heures de là elle tâta encore dans le petit lit d'Aimée, et s'écria :

- Quoi, petite pendarde ! Tu ne veux donc pas te coucher ?
- Je me chauffe tant que je peux, répondit la fève.
- Je voudrais que tu fusses au milieu du feu pour ta peine, ajouta l'ogresse.
- J'y suis aussi, dit la fève ; et l'on ne s'est jamais chauffé de plus près.

Elles firent encore beaucoup d'autres discours, que la fève soutint de façon très habile.

Vers le jour, Tourmentine appela encore la princesse, mais la fève, qui était cuite, ne répliqua rien. Ce silence l'inquiète ; elle se lève fort émue, regarde, parle, s'alarme et cherche partout : point de princesse, plus de prince, ni de petite baguette. Elle s'écrie d'une telle force que les bois et les vallons en retentissaient :

- Réveille-toi, mon poupard, réveille-toi, beau Ravagio, ta Tourmentine est trahie, nos chars fraches ont pris la fuite.

Ravagio ouvre son œil, saute au milieu de la caverne comme un lion, il rugit, il beugle, il hurle, il écume :

- Allons, allons, dit-il, mes bottes de sept lieues, mes bottes de sept lieues, que je poursuive nos fuyards ; j'en ferai bonne curée et gorge chaude dans peu de temps.

Il met ses bottes avec lesquelles une seule de ses jambes l'avancait de sept lieues. Hélas ! quel moyen d'aller assez vite pour se garantir d'un tel coureur ?

On s'étonnera qu'avec la baguette d'ivoire ils n'allaient pas encore plus vite que lui : mais la belle princesse était bien neuve dans l'art de féerie ; elle ne savait pas tout ce qu'elle pouvait faire avec une telle baguette et il n'y avait que les grands dangers qui pussent lui donner des idées tout d'un coup.

Flattés du plaisir d'être ensemble, de celui de s'entendre, et de l'espoir de n'être point poursuivis, ils avançaient leur chemin, lorsque la princesse, qui aperçut la première le terrible Ravagio, s'écria :

- Prince, nous sommes perdus ! Voyez cet affreux monstre qui vient vers nous comme un tonnerre !
- Qu'allons-nous faire ? dit le prince, qu'allons-nous devenir ? Ah ! Si j'étais seul, je ne regretterais point ma vie, mais la vôtre, ma chère amie, est exposée !
- Je suis sans consolation si la baguette ne nous garantit pas, ajouta Aimée en pleurant, il faut nous résoudre à la mort. Je souhaite, dit-elle, au nom de la royale fée Trufio, que notre chameau devienne un étang, que le prince soit un bateau, et moi une vieille batelière qui le conduirai.

En même temps, l'étang, le bateau et la batelière se forment, et Ravagio arrive sur le bord ; il crie :

– Holà, ho ! Vieille mère éternelle, n'avez-vous pas vu passer un chameau, un jeune homme et une fille ?

La batelière, qui se tenait au milieu de l'étang, mit ses lunettes sur son nez et, regardant Ravagio, elle lui fit signe qu'elle les avait vus, et qu'ils étaient passés dans la prairie. L'ogre la crut, il prit à gauche. La princesse souhaita reprendre sa forme naturelle : elle se toucha trois fois avec la baguette, elle en frappa le bateau et l'étang, elle rede-vint belle et jeune, ainsi que le prince ; ils montèrent sur le chameau, et tournèrent à droite pour ne pas rencontrer leur ennemi.

Où Aimée et Aimé échappent aux ogres mais perdent la baguette magique

PENDANT QU'ILS S'AVANÇAIENT diligemment, et qu'ils souhaitaient de trouver quelqu'un à qui demander le chemin de l'île Heureuse, ils vivaient des fruits de la campagne, ils buvaient l'eau des fontaines et couchaient sous les arbres, bien inquiets que les bêtes sauvages ne vissent pour les dévorer ; mais la princesse avait son arc et ses flèches, dont elle aurait essayé de se défendre. Le péril ne les effrayait pas si fort qu'ils ne ressentissent vivement le plaisir d'être échappés de la caverne, et de se trouver ensemble : depuis qu'ils s'entendaient, ils se disaient les plus jolies choses du monde. L'amour donne ordinairement de l'esprit ; à leur égard ils n'avaient pas besoin de ce secours, ayant mille agréments naturels, et des pensées toujours nouvelles.

Le prince témoignait à sa princesse l'extrême impatience qu'il avait d'arriver bientôt chez le roi son père ou chez le sien, puisqu'elle lui avait promis qu'avec leur consentement, elle le recevrait pour époux. Ce qu'on ne croira peut-être pas sans peine, c'est qu'en attendant cet heureux jour, il vivait avec elle dans les bois, dans la solitude, et maître de lui proposer tout ce qu'il aurait voulu, d'une manière si respectueuse et si sage qu'il ne s'est jamais

trouvé tant de passion et tant de vertu ensemble. Après que Ravagio eut parcouru les monts, les forêts et les plaines, il retourna à sa caverne, où Tourmentine et les ogrichons l'attendaient impatiemment ; il était chargé de cinq ou six personnes qui étaient tombées malheureusement sous ses griffes.

- Eh bien ! lui cria Tourmentine, les as-tu trouvés et mangés, ces fuyards, ces voleurs, ces chars fraches ? Ne m'en as-tu gardé ni pieds ni pattes ?
- Je crois qu'ils sont envolés, répondit Ravagio ; j'ai couru comme un loup de tous côtés, sans les rencontrer ; et j'ai vu seulement une vieille dans un bateau sur un étang, qui m'en a dit des nouvelles.
- Et que t'en a-t-elle dit ? répliqua l'impatiente Tourmentine.
- Qu'ils avaient tourné à gauche, ajouta Ravagio.
- Par mon chef, dit-elle, tu en es la dupe ! J'ai dans la tête que tu parlais à eux-mêmes : retourne et, si tu les attrapes, ne leur fais pas quartier d'un moment.

Ravagio graissa ses bottes de sept lieues et partit comme un désespéré. Nos jeunes amants sortaient d'un bois où ils avaient passé la nuit. Quand ils l'aperçurent, ils s'effrayèrent également :

- Mon Aimée, dit le prince, voici notre ennemi ; je me sens assez de courage pour le combattre, n'en aurez-vous pas assez pour fuir toute seule ?
- Non, s'écria-t-elle, je ne vous abandonnerai point, cruel, doutez-vous ainsi de ma tendresse ? Mais ne perdons pas un moment, la baguette nous sera peut-être d'un grand secours. Je souhaite, dit-elle, au nom de la royale fée Trufio, que le prince soit

métamorphosé en portrait, le chameau en pilier, et moi en nain.

Le changement se fit, et le nain se mit à sonner du cor. Ravagio, qui s'avavançait au grand pas, lui dit :

- Apprends-moi, petit avorton de la nature, si tu n'as point vu passer un beau garçon, une jeune fille et un chameau.
- Ors vous le dirai, répondit le nain. Se estez en quête d'un gentil damoiseau, d'une émerveillable dame et de leur monture, les avisai hier en cet aire, qui se pavanoient tous contents et réjouis. Icel gentil chevalier reçut le lot et guerredon qu'il gaigna par joutes et tournoyements qui se firent à l'honneur de Merlusine, que voyez dépeinte en sa vive ressemblance ; moult hauts prud'hommes et bons chevaliers y dérompirent lances, hauberts, salades et pavois : le conflict fut rude, et le guerredon un moult beau fermoir d'or, accoutré de perles et diamans. Au départir la dame inconnue me dit : « Nain, mon ami, sans plus longs parlemens, je te requiers un service au nom de ta plus douce amie. – Si n'en serez éconduite, lui dis-je, et vous l'octroye, à celle condition qu'il soit en mon pouvoir. – Au cas, dit-elle, qu'aviser tu puisses le grand et estrange géant, qui œil porte droit par le milieu du front ; prie-le moult graciement qu'il aille en paix, et nous y laisse. » Puis elle chassa son palfroi et ils s'éloignèrent.
- Par où ? dit Ravagio.
- Par cette verdoyante prairie, à l'orée du bois, dit le nain.
- Si tu mens, répliqua l'ogre, sois assuré, petit crasseux, que je te mangerai, toi, ton pilier et ton portrait de Merluce.

- Oncque vilenie, ni faillance n’y eut en moi, dit le nain ; ma bouche n’est mie mensongère, homme vivant ne me peut trouver en fraude ; mais allez vite, si quérez les occire avant soleil couché.

L’ogre s’éloigna, le nain reprit sa figure et toucha le portrait et le pilier, qui devinrent ce qu’ils devaient être.

Quelle joie pour l’amant et pour la maîtresse !

- Non, disait le prince, je n’ai jamais ressenti de si vives alarmes, ma chère Aimée ; comme ma passion pour vous prend à tout moment de nouvelles forces, mes inquiétudes augmentent quand vous êtes en péril.
- Et moi, lui dit-elle, il me semble que je n’avais point de peur, parce que Ravagio ne mange pas les tableaux ; que j’étais seule exposée à sa fureur ; que ma figure était peu appétissante ; et qu’enfin je donnerais ma vie pour conserver la vôtre.

Ravagio courut inutilement, il ne trouva ni l’amant ni la maîtresse ; il était las comme un chien ; il reprit le chemin de sa caverne.

- Quoi ! tu reviens sans nos prisonniers ? s’écria Tourmentine en arrachant ses crins hérissés. Ne m’approche pas, ou je t’étrangle.
- Je n’ai rencontré, dit-il, qu’un nain, un pilier et un tableau.
- Par mon chef, continua-t-elle, c’était eux ! Je suis bien folle de te confier le soin de ma vengeance, comme si j’étais trop petite pour la prendre moi-

même ! Ça, ça, j’y vais ; je veux me botter à mon tour, et je n’irai pas avec moins de diligence que toi.

Elle mit les bottes de sept lieues et partit. Quel moyen que le prince et la princesse allassent assez vite pour s’échapper de ces monstres avec leurs maudites bottes de sept lieues ? Ils virent venir Tourmentine vêtue de peau de serpent, dont les couleurs bigarrées surprenaient ; elle portait sur son épaule une massue de fer d’une terrible pesanteur ; et comme elle regardait soigneusement de tous côtés, elle aurait aperçu le prince et la princesse, s’ils n’avaient point été dans le fond d’un bois.

- L’affaire est sans retour, dit Aimée en pleurant ; voici la cruelle Tourmentine, dont l’aspect me glace le sang : elle est plus adroite que Ravagio ; si l’un de nous deux lui parle, elle nous reconnaîtra et commencera notre procès par nous manger ; il finira bientôt, comme vous le pouvez croire.
- Amour, Amour, s’écria le prince, ne nous abandonne point ! Est-il sous ton empire des cœurs plus tendres et des feux plus purs que les nôtres ? Ah ! ma chère Aimée, continua-t-il, en prenant ses mains et les baisant avec ardeur, êtes-vous destinée à périr de manière si barbare ?
- Non, dit-elle, non, je sens de certains mouvements de courage et de fermeté qui me rassurent ; allons, petite baguette, fais ton devoir ; je souhaite, au nom de la royale fée Trufio, que le chameau soit une caisse, que mon cher prince devienne un bel oranger et que, métamorphosée en abeille, je vole autour de lui.

Elle frappa à son ordinaire les trois coups sur chacun d’eux, et le changement fut assez tôt fait pour que Tourmentine, qui arriva en ce lieu, ne s’en aperçût point.



L'affreuse mégère était essoufflée, elle s'assit sous l'Oranger ; la princesse Abeille se donna le plaisir de la piquer en mille endroits ; quelque dure que fût sa peau, elle la dardait et la faisait crier : il semblait, à la voir se rouler et se débattre sur l'herbe, un taureau ou un jeune lion assailli par les mouches, car celle-ci en valait cent. Le prince Oranger mourait de peur qu'elle ne se laissât attraper et tuer.

Enfin, Tourmentine tout en sang s'éloigna, et la princesse allait reprendre sa première forme, quand malheureusement des voyageurs passèrent par le bois : ayant aperçu la baguette d'ivoire, qui était fort propre, ils la ramassèrent et l'emportèrent. Il n'y a guère de contretemps plus fâcheux que celui-là : le prince et la princesse n'avaient pas perdu l'usage de la parole, mais que c'était un faible secours en l'état où ils se voyaient !

Le prince, accablé de douleur, poussait des regrets qui augmentaient sensiblement le déplaisir de sa chère Aimée ; il s'écriait quelquefois :

*Je touchais au moment où ma belle princesse
Devait couronner ma tendresse :
Ce doux espoir enchantait tous mes sens.
Amour qui fais tant de merveilles,
Et dont les traits sont si puissants,
Conserve-moi ma chère Abeille :
Fais que son cœur ne change pas,
Et malgré la métamorphose
Que notre infortune nous cause,
Qu'elle m'aime jusqu'au trépas.*

— Que je suis malheureux, continuait-il, je me trouve resserré sous l'écorce d'un arbre : me voilà Oranger, je n'ai aucun mouvement ; que deviendrai-je si vous m'abandonnez, ma chère

petite Abeille ! Mais, ajoutait-il, pourquoi vous éloigneriez-vous de moi ? Vous trouverez sur mes fleurs une agréable rosée et une liqueur plus douce que le miel, vous pourrez vous en nourrir ; mes feuilles vous serviront de lit de repos, où vous n'aurez rien à craindre de la malice des araignées.

Dès que l'Oranger finissait ses plaintes, l'Abeille lui répondait ainsi :

*Prince, ne craignez pas que jamais je vous quitte,
Rien ne peut ébranler mon cœur ;
Faites que rien ne vous agite,
Que le doux souvenir d'en être le vainqueur.*

Elle ajoutait à cela :

– N'appréhendez pas que je vous laisse jamais ; ni les lys, ni les jasmins, ni les roses, ni toutes les fleurs des plus charmants parterres ne me pourraient faire commettre une telle infidélité ; vous me verrez sans cesse voltiger autour de vous, et vous connaîtrez que l'Oranger n'est pas moins cher à l'Abeille que le prince Aimé l'était à sa princesse Aimée.

En effet, elle s'enferma dans une des plus grosses fleurs, comme dans un palais ; et la véritable tendresse, qui trouve des ressources partout, ne laissait pas d'avoir les siennes dans cette union.

Où Linda blesse Aimé et la fée Trufio rend leur forme humaine aux amants

LE BOIS OÙ L'ORANGER ÉTAIT servait de promenade à une princesse qui demeurait dans un palais magnifique ; elle avait de la jeunesse, de la beauté et de l'esprit ; on l'appelait Linda. Elle ne voulait point se marier parce qu'elle craignait de ne pas être toujours aimée de celui qu'elle choisirait pour époux ; et, comme elle avait de grands biens, elle fit bâtir un château somptueux où elle n'y recevait que des dames et des vieillards, plus philosophes que galants, sans permettre qu'aucun autre cavalier en approchât.

La chaleur du jour l'ayant arrêtée dans son appartement plus longtemps qu'elle ne l'aurait voulu, elle sortit le soir avec toutes ses dames et vint se promener dans le bois. L'odeur de l'Oranger la surprit ; elle n'en avait jamais vu, et elle fut charmée de l'avoir trouvé. On ne comprenait point par quel hasard il se rencontrait dans un lieu comme celui-là. Il fut bien vite entouré de toute cette grande compagnie. Linda défendit qu'on en cueillît une seule fleur, et on le porta dans son jardin, où la fidèle Abeille le suivit. Linda, ravie de son excellente odeur, s'assit en dessous. Sur le point de rentrer dans le palais, elle alla pour prendre quelques fleurs lorsque la vigilante Abeille sortit,

bourdonnant sous les feuilles où elle se tenait en sentinelle. Elle piqua la princesse d'une telle force qu'elle faillit s'évanouir : il ne fut plus question de dépouiller l'Oranger de ses fleurs. Linda revint chez elle toute malade.

Le prince put alors parler librement à Aimée :

- Quel chagrin vous a prise, ma chère Abeille, contre la jeune Linda ? Vous l'avez cruellement piquée.
- Pouvez-vous me poser une telle question ? répondit-elle. N'êtes-vous pas assez délicat pour comprendre que vous ne devez avoir des douceurs que pour moi ? Que tout ce qui est à vous m'appartient, et que je défends mon bien quand je défends vos fleurs ?
- Mais, lui dit-il, vous en voyez tomber sans peine : ne vous serait-il pas égal que la princesse s'en parât ? Qu'elle les passât dans ses cheveux ou les mît sur son sein ?
- Non, lui rétorqua l'Abeille d'un ton assez aigre, la chose ne m'est point égale ; je vois, ingrat, que vous êtes plus touché pour elle que pour moi ! Il y a aussi une grande différence entre une personne polie, richement vêtue, qui tient ici un rang considérable, et une princesse infortunée, que vous avez vue couverte d'une peau de tigre, au milieu de plusieurs monstres qui ne lui ont donné que des manières dures et barbares, et dont la beauté est trop médiocre pour vous arrêter.

Elle pleura en cet endroit autant qu'une abeille est capable de pleurer ; quelques fleurs de l'amoureux Oranger en furent mouillées. Son déplaisir d'avoir chagriné sa princesse alla si loin que toutes ses feuilles jaunirent, plusieurs branches séchèrent, et il pensa en mourir.

- Qu'ai-je donc fait, belle Abeille ? s'écria-t-il. Qu'ai-je fait pour m'attirer votre courroux ? Ah ! vous voulez sans doute m'abandonner ; vous êtes déjà lasse de vous être attachée à un malheureux comme moi !

La nuit se passa en reproches ; mais, à l'aube, un zéphyr obligeant, qui les avait écoutés, les engagea à se raccommoder ; il ne pouvait leur rendre un service plus agréable.

Cependant Linda, qui mourait d'envie d'avoir un bouquet de fleurs d'oranger, se leva très tôt. Elle descendit dans son parterre, et alla pour en cueillir. Alors qu'elle avançait la main, elle se sentit piquer si violemment par la jalouse Abeille que le cœur lui en manqua ; elle rentra dans sa chambre de fort mauvaise humeur.

- Je ne comprends point, dit-elle, ce que c'est que l'arbre que nous avons trouvé ; mais, aussitôt que je veux prendre le plus petit bouton, des mouches qui le gardent me pénètrent de leurs piqures.

Une de ses filles, qui avait de l'esprit et qui était fort gaie, lui dit en riant :

- Je suis d'avis, madame, que vous vous armiez comme une amazone et qu'à l'exemple de Jason, lorsqu'il partit conquérir la Toison d'or, vous alliez courageusement prendre les plus belles fleurs de ce joli arbre.

Linda trouva quelque chose de plaisant dans cette idée et elle se fit faire sur-le-champ un casque couvert de plumes, une légère cuirasse et des gantelets. Au son des trompettes,



des timbales, des fifres et des hautbois, elle entra dans son jardin, suivie de toutes ses dames qui s'étaient armées à son exemple et qui appelaient cette fête la *guerre des Mouches et des Amazones*. Linda tira son épée de fort bonne grâce, puis frappant sur la plus belle branche de l'Oranger :

– Paraissez, terribles abeilles ! s'écria-t-elle. Paraissez, je viens vous défier ; serez-vous assez vaillantes pour défendre ce que vous aimez ?

Mais quelle ne fut pas la surprise de Linda et de toutes celles qui l'accompagnaient lorsqu'elles entendirent sortir du tronc de l'Oranger un « hélas ! » pitoyable, suivi d'un profond soupir. Elles virent alors couler du sang de la branche coupée.

– Ciel ! s'écria-t-elle, qu'ai-je fait ? Quel prodige !

Elle prit la branche ensanglantée, la rapprocha inutilement pour la remettre à sa place et se sentit saisie d'une frayeur ainsi que d'une inquiétude épouvantables.

La pauvre petite Abeille, désespérée de l'aventure funeste de son cher Oranger, pensa paraître pour chercher la mort sur la pointe de cette fatale épée, voulant venger son cher prince. Elle aimait pourtant mieux vivre pour lui et songea au remède dont il avait besoin. Elle le conjura d'accepter qu'elle volât en Arabie pour lui rapporter du baume.

En effet, après qu'il eut consenti et qu'ils se furent échangé un adieu tendre et touchant, elle s'achemina dans cette partie du monde où son seul instinct la guidait. Pour parler plus juste, l'Amour l'y mena et, comme il allait plus vite que les plus diligentes mouches, il lui fournit le moyen

de faire promptement ce grand voyage. Elle rapporta des baumes merveilleux sur ses ailes et au bout de ses petits pieds, guérissant ainsi son prince. Il était vrai que ce fut bien moins par l'excellence du baume que par le plaisir qu'il eut de voir la princesse Abeille prendre tant de soins de son mal. Elle lui en mettait tous les jours, et il en avait bien besoin, car la branche coupée était un de ses doigts. Pour peu qu'on l'eût maltraité, comme l'avait fait Linda, il ne lui serait resté ni bras ni jambes.

Oh ! que l'Abeille ressentait vivement les souffrances de l'Oranger ! Elle se reprochait d'en être la cause par l'empressement qu'elle avait eu de défendre ses fleurs.

Linda, épouvantée de ce qu'elle avait vu, ne dormait ni ne mangeait plus. Enfin, elle se résolut d'envoyer chercher des fées pour tâcher d'être éclaircie sur cette chose qui lui paraissait si extraordinaire. Elle dépêcha des ambassadeurs et les chargea de grands présents pour convier les fées de venir à sa cour.

Parmi celles qui arrivèrent chez Linda, la reine Trufio fut une des premières. Il n'y avait jamais eu une personne plus savante dans l'art de féerie. Elle examina la branche et l'Oranger, en sentit les fleurs et démêla une odeur humaine qui la surprit. Elle ne négligea aucune conjuration et en fit de si fortes que l'Oranger disparut tout d'un coup.

On aperçut le prince plus beau et mieux fait qu'aucun autre. À cette vue, Linda demeura immobile ! Elle se sentit frappée d'admiration, et de quelque chose de si particulier pour lui qu'elle avait déjà perdu sa première indifférence. Le jeune prince, ne pensant qu'à son aimable Abeille, se jeta aux pieds de Trufio.

– Grande reine, lui dit-il, je te dois infiniment : tu me rends l'usage de la vie en me rendant ma première forme. Mais, si tu veux que je te doive mon repos, ma joie, enfin plus que le jour auquel tu me rappelles, rends-moi ma princesse.

En achevant ces paroles, il prit la petite Abeille sur laquelle il avait toujours les yeux.

– Tu seras content, répondit la généreuse Trufio.

Elle recommença ses cérémonies, et la princesse Aimée parut avec tant de charmes qu'il n'y eut pas une dame qui ne l'enviât.

Linda hésitait dans son cœur, si elle devait avoir de la joie ou du chagrin d'une aventure si extraordinaire (particulièrement de la métamorphose de l'Abeille). Enfin, la raison l'emporta sur la passion, qui n'était encore que naissante : elle fit mille caresses à Aimée, et Trufio pria cette dernière de leur conter ses aventures. La princesse lui avait trop d'obligation pour différer ce qu'elle souhaitait d'elle ; la grâce et le bon air dont elle parlait intéressèrent toute l'assemblée. Lorsqu'elle dit à Trufio qu'elle avait fait tant de merveilles par la vertu de son nom et de sa baguette, il s'éleva un cri de joie dans la salle, et chacun pria la fée d'achever ce grand ouvrage.

Trufio, de son côté, ressentait un plaisir extrême de tout ce qu'elle entendait. Elle serra étroitement la princesse dans ses bras.

– Puisque je vous ai été si utile sans vous connaître, jugez, charmante Aimée, de ce que je veux faire pour votre service à présent que je vous connais. Je suis l'amie du roi votre père et de la reine votre

mère : allons promptement dans mon char volant
à l'île Heureuse, où vous serez reçus comme vous
le méritez l'un et l'autre.

Linda les pria de rester un jour chez elle pendant lequel elle leur fit de riches présents. La princesse Aimée quitta ainsi sa peau de tigre pour prendre des habits d'une beauté incomparable. Que l'on comprenne à présent la joie de nos tendres amants ; oui, qu'on la comprenne si l'on peut, mais il faudrait pour cela s'être trouvé dans les mêmes malheurs, avoir été parmi les ogres et s'être métamorphosé tant de fois.

Ils partirent enfin. Trufio les conduisit jusqu'à l'île Heureuse par la voie des airs. Ils furent reçus par le roi et la reine comme les personnes du monde qu'ils espéraient le moins revoir, et qu'ils revoyaient avec la plus grande satisfaction. La beauté et la sagesse d'Aimée, jointes à son esprit, lui permirent d'être admirée de tous pour le siècle à venir ; sa chère mère l'aimait éperdument. Les grandes qualités du prince Aimé charmaient autant que sa bonne mine.

Leur mariage se fit. Rien ne fut jamais aussi pompeux : les Grâces y vinrent en habits de fête, les Amours s'y trouvèrent sans même y avoir été priés. Par un ordre exprès de leur part, on nomma le fils aîné du prince et de la princesse *Amour Fidèle*.

On ajouta depuis beaucoup de titres différents à celui-ci et, sous ceux-là, on eut bien de la peine à le retrouver tel qu'il était né de ce charmant mariage. Heureux qui le rencontre sans s'y méprendre.

*Avec un tendre amant, seule au milieu des bois,
Aimée eut en tout temps une extrême sagesse ;
Toujours de la raison elle écouta la voix,
Et sut de son amant conserver la tendresse.
Beautés, ne croyez pas, pour captiver les cœurs,
Que les plaisirs soient nécessaires ;
L'amour souvent s'éteint au milieu des douceurs :
Soyez fières, soyez sévères,
Et vous inspirerez d'éternelles ardeurs.*





autour du conte



Madame d'Aulnoy, sa vie, son style

Une vie mouvementée

Marie Catherine d'Aulnoy naît vers 1650 en Normandie, dans une famille de vieille noblesse, sous le nom de Marie Catherine Le Jumel de Barneville. Sa mère, la marquise de Gudane, arrange son mariage contre sa volonté en 1666 avec François de La Motte, baron d'Aulnoy, un homme de trente ans son aîné. Ce mariage est un véritable cauchemar : il débute par un viol durant la nuit de noces et se poursuit avec la maltraitance et les infidélités répétées du baron. Le couple connaît également une situation financière délicate, puisque le mari accumule rapidement des dettes. En 1669, M^{me} d'Aulnoy décide donc, avec l'aide de sa mère et de leurs amants respectifs, de comploter contre ce détestable époux en le faisant accuser de crime de lèse-majesté. Mais la conspiration échoue, et les deux complices auteurs de faux témoignages sont exécutés, tandis que la marquise fuit en Espagne. Quant à Marie Catherine d'Aulnoy, elle aurait été emprisonnée dix-sept jours à la Conciergerie puis aurait probablement voyagé dans différents pays d'Europe, en particulier en Angleterre et en Espagne où, selon certaines sources, elle se serait livrée à des activités d'espionnage qui l'auraient fait entrer dans les bonnes grâces du roi. Elle retourne finalement en France, fréquente les salons littéraires et devient une femme de lettres réputée. Elle crée son propre salon rue Saint-Benoît et publie, en 1690, *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*. Il s'agit du premier conte publié en tant qu'œuvre

littéraire. M^{me} d'Aulnoy est donc le précurseur du genre des contes de fées.

Aujourd'hui, même si sa vie d'aventurière a fait couler plus d'encre que son œuvre, elle est surtout connue pour ses huit recueils, rassemblant vingt-cinq contes, parus en 1697 et 1698. À l'inverse, son succès et sa renommée littéraire parmi ses contemporains reposaient essentiellement sur ses romans et recueils de nouvelles galantes ainsi que sur ses mémoires. Elle reçoit de nombreux éloges, notamment de la part de la revue littéraire le *Mercure galant*, qui qualifie *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas* de « chef-d'œuvre en ce genre » et son auteure de « spirituelle dame ».

Ses œuvres obtiennent une notoriété immédiate à l'étranger et ses contes sont traduits avant ceux de Perrault (1628-1703). Elle meurt en 1705.

Un style à son image

Les contes de M^{me} d'Aulnoy sont parsemés de références à sa propre vie. Le motif du mariage imposé par des parents tyranniques est très souvent présent, comme dans *Le Rameau d'or* et *La Bonne Petite Souris*. Ainsi, dans le conte qui nous intéresse, Aimée est menacée d'un mariage forcé avec l'ogrelet qui la répugne autant que devait la répugner son mari trois fois plus âgé qu'elle, infidèle et violent. Son subterfuge pour échapper à cette union entraîne la mort de deux ogrelets, qui rappelle celle des deux amants, Lamoizière et Courboyer. Le thème de l'exil, de la fuite, est également récurrent ; nous le retrouvons dans *Babiole* et dans *La Princesse printanière*. Nous percevons également l'influence de sa vie réelle dans l'exotisme qui teinte nombre de ses contes (apparition du cha-

meau, motif de la « belle sauvage » vêtue de peaux de bêtes, langues différentes qui font obstacle à la compréhension entre personnages).

Les contes transcrits par M^{me} d'Aulnoy sont des contes transmis oralement, bien connus de ses contemporains. Il lui fallait donc apporter quelque chose de nouveau : comme l'écrit Nadine Jasmin, M^{me} d'Aulnoy cherche à « transfigurer un fonds populaire brut [...] grâce au renouvellement stylistique ». L'écriture de M^{me} d'Aulnoy, contrairement à celle de Perrault, n'est pas uniquement au service du didactisme moral.

Son style est assez éclectique, difficile à appréhender, ce qui fait sa force. Il varie d'un conte à l'autre mais aussi au sein d'un même texte, puisqu'il s'appuie à la fois sur le choix d'un vocabulaire répétitif et évasif, notamment en ce qui concerne les descriptions, et sur des phrases longues et complexes. Ces procédés donnent du rythme au récit.

Par ailleurs, nous remarquons l'omniprésence de superlatifs relatifs (« le plus grand de tous les maux ») et absolus (« fort douces »). Il en va de même pour la locution conjonctive *si... que* (« l'inquiétude qu'elle en eut était si forte qu'elle en pensa mourir d'effroi »). Ainsi, le conte *L'Oranger et l'Abeille* est construit sur une succession d'hyperboles et d'amplifications qui ont pour objectifs de provoquer des émotions chez le lecteur et de le faire entrer dans le merveilleux, monde de l'exagération, de l'impossible. Mais cela apporte également au style de M^{me} d'Aulnoy un ton d'une certaine naïveté et puérilité.

De très nombreuses comparaisons et métaphores jalonnent le conte. Elles contribuent elles aussi à installer un univers féerique. Une grande partie de ces figures de style concerne des animaux. Ces comparaisons sont hautement symbo-

liques : les personnages prennent les qualités ou défauts de l'animal, et les traits assimilés donnent un effet pittoresque au récit et participent au merveilleux des contes. Elles permettent à M^{me} d'Aulnoy de mettre sur un pied d'égalité homme et femme. Dans *L'Oranger et l'Abeille*, l'ogresse Tourmentine, comparée à « un taureau ou un jeune lion assailli par les mouches », devient un animal aussi redoutable que son mari qui rugit « comme un lion ». Voilà encore ici l'image que M^{me} d'Aulnoy se fait des relations entre les sexes, basées sur la force.

Ces procédés stylistiques ne sont pas innocents : M^{me} d'Aulnoy est consciente du poids des mots. Ainsi, dans le conte *L'Oranger et l'Abeille*, c'est la faculté de parole accordée à la fève qui permet aux amants de s'échapper, et c'est au moment précis où la princesse Aimée parvient à parler une langue « civilisée » qu'elle a la possibilité de fuir la grotte des ogres : comme dans le conte *Babiole*, c'est l'instruction qui permet à la femme de s'émanciper. Il y aurait un parallèle à dresser avec la vie de M^{me} d'Aulnoy qui, devenue conteuse à succès et femme littéraire en vue, devait se sentir libérée de toute dépendance masculine. De plus, elle use de parlers différents dans une visée burlesque. L'ancien français utilisé parfois fait figure de pastiche qui tout à la fois exhibe ce langage et le distancie. En effet, à la fin du XVII^e siècle, les conteurs s'intéressent à l'ancien français et s'appliquent autant à en faire ressortir le charme qu'à le moquer. Le burlesque se ressent également dans la présence d'archaïsmes comme « petite pendarde » et de néologismes tels que « char fraîche ».

Au cours de ses récits, M^{me} d'Aulnoy instaure un dialogue avec le lecteur, où elle se met à sa place, et dénonce ses objections et y répond : « On s'étonnera qu'avec la baguette d'ivoire ils n'allaient pas encore plus vite que lui : mais la belle princesse était bien neuve dans l'art de féerie ; elle ne savait pas tout ce qu'elle pouvait faire avec

une telle baguette. » Elle fait également souvent référence aux mythes gréco-romains, en vogue en cette fin de siècle de la bonne société. Ce sont autant de clins d'œil destinés au lecteur qui installent une connivence puisqu'ils sous-entendent une culture littéraire commune. Ces références mythologiques se retrouvent dans de nombreux contes de cette époque, comme si, dans ces débuts du conte écrit, cela conférerait une certaine légitimité et donnait plus de poids à la féerie.

Ainsi, le style de M^{me} d'Aulnoy oscille entre une simplicité – une austérité – voulue, et une sophistication certaine. La matière première qu'elle utilise est constituée tout à la fois du conte oral traditionnel et de sa vie personnelle. Belle leçon d'écriture dans un siècle où les femmes devaient conquérir leur place au péril de leurs libertés souvent, parfois de leur vie !





Femmes lettrées au XVII^e

Parler des intellectuelles sous l'Ancien Régime revient à traiter de peu de figures sur un sujet très large. En effet, si seules quelques femmes de la haute société peuvent à l'époque prétendre à ce statut, ce dernier n'est pas encore le concept défini que l'on connaît aujourd'hui. De fait, dans la sphère intellectuelle se côtoient romanciers, poètes, philosophes, érudits, moralistes, théologiens, scientifiques... Les frontières entre les disciplines ne sont pas encore bien établies et, de même, la différence entre penseur, savant, auteur, épistolier ou simple homme (ou femme) d'esprit est vague.

Un état des lieux

C'est ainsi qu'au XVII^e siècle, la femme se retrouve dans une impasse intellectuelle : autorisée, au moins par une partie de la société, à s'instruire et à s'intéresser aux belles-lettres, elle n'a pourtant pas la possibilité de composer à son tour des ouvrages. Selon l'opinion générale, le rôle intellectuel de la féminité est de polir les mœurs, de servir de caution en matière de goût et de civilité ; c'est en quelque sorte l'équivalent du rôle de la maîtresse de maison dans le milieu culturel – et ne parlons pas de la politique !

On confine ainsi les représentantes du beau sexe dans une conception « décorative » de la pensée. Dans ces conditions, les règles de la modestie imposent notamment à la femme de ne pas faire étalage de son savoir, sous peine de se voir affublée de l'appellation péjorative de « femme savante », sorte

de figure de la pédanterie aggravée de féminité... Ainsi, pour beaucoup d'entre elles, l'activité intellectuelle reste du domaine de l'amateurisme, faute de mieux. Cette attitude est prônée par une partie des femmes elles-mêmes, soit par conviction et conformité aux qualités dites féminines, soit par soumission aux normes sociales. C'est le cas par exemple d'une des plus fameuses précieuses, Madeleine de Scudéry (1607-1701), dont on disait que quiconque n'était pas de ses amis proches ne savait rien de sa culture.

Les précieuses

C'est avec le mouvement précieux que s'est développée peu à peu l'idée d'une intelligentsia féminine. Au-delà du mouvement lui-même, qui reste majoritairement centré sur des considérations littéraires et linguistiques, cette élite se déploie dans les salons, points névralgiques de la vie mondaines. À Paris comme en province, des cercles se forment pour parler littérature, philosophie, politique, sciences ou encore choses de l'amour et analyse des sentiments. Ces salons se construisent presque tous sur le même principe : une femme reçoit chez elle des penseurs de sa connaissance et arbitre le débat, le tout accompagné ou non d'un souper, selon les moyens de la maîtresse de maison. À l'opposé des académies diverses, pour la plupart interdites aux femmes, ces constellations de la vie intellectuelle développent l'importance de « l'esprit », de la qualité de la conversation.

Mais ces lieux sont également pour nombre de femmes le moyen, d'une part, d'accéder à la culture, et d'autre part, de trouver un public et de répandre leurs idées ; non pas forcément en publiant des livres – même si cela n'est pas interdit, elles ne peuvent en assumer la paternité –, mais

en faisant valoir leur opinion par l'éloquence et l'esprit. Elles accèdent ainsi à un mérite de réputation qui leur est socialement refusé. De fait, certains intellectuels masculins tentent de décrédibiliser leurs consœurs afin de défendre des valeurs plus viriles et de lutter contre la « féminisation » de la littérature.

En effet, la femme lettrée devient à l'époque un cliché, un *topos* né du mouvement précieux et de la littérature amoureuse en vogue dans les milieux féminins, notamment les romans pastoraux comme *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé (1567-1625) ; ce cliché ne fait évidemment pas la part belle aux femmes, et présente plutôt l'intellect féminin comme tout au plus complémentaire à celui de l'homme, mais gâché par leur naturel instable et inconstant, et responsable d'une vulgarisation du savoir. Les partisans de cette idée s'opposent à un courant égalitaire qui répand à l'époque la théorie de l'indifférenciation des sexes, c'est-à-dire l'idée que les hommes n'auraient pas un « esprit masculin » et les femmes un « esprit féminin », mais que les uns et les autres pourraient pratiquer les mêmes activités intellectuelles, au même niveau.

La libération féminine

Portée par ces idées nouvelles et la réputation des salonnières, la popularité des intellectuelles s'accroît tout au long du XVII^e siècle. Le *Mercur galant* consacre de nombreuses pages aux productions littéraires féminines et certaines académies s'ouvrent sporadiquement aux femmes. De plus, elles bénéficient de soutien dans la querelle des Anciens et des Modernes, ces derniers se positionnant pour l'indifférenciation des sexes en opposition au conservatisme des



défenseurs des Anciens, qui voient dans le nombre croissant des femmes lettrées l'ombre d'une société et d'une littérature « efféminées ».

Pourtant, nombre d'intellectuels de l'époque se rangent aux côtés de Madeleine de Scudéry, symbole d'une émancipation littéraire féminine. Bien qu'elle publie sous le pseudonyme de Sapho ou sous le nom de son frère, Georges de Scudéry, elle jouit d'une grande renommée. Ses romans sont traduits dans de nombreuses langues et ses contemporains lui rendent hommage, légitimant la gloire qu'elle finit par obtenir, à la différence de bien des femmes de lettres qui restent dans l'ombre, comme le veut la bienséance.

À l'opposé, si beaucoup de femmes de lettres furent oubliées après la Révolution française, en partie à cause de la canonicité de leurs détracteurs (comme Boileau [1636-1711] ou Montesquieu [1689-1755]), certaines sortirent de l'ombre de façon détournée : il a beau ne rien rester des brillants débats tenus dans les salons, on a retrouvé des correspondances entières, comme les célèbres lettres de M^{me} de Sévigné (1626-1696), qui n'avait pourtant rien publié de son vivant et n'était considérée que dans le cercle privé de ses invités. Une belle revanche!





Une plume féminine pour servir la cause des femmes

Écrire pour échapper à la réalité

De nombreuses auteures relatent des histoires de personnages mariés contre leur gré, et M^{me} d'Aulnoy n'échappe pas à la règle. Ayant vécu un mariage arrangé et une vie conjugale malheureuse, elle a lutté pour s'affranchir de cette situation génératrice de scandales dus à son union forcée. À une époque de sa vie, la littérature l'a aidée, et principalement l'écriture de contes, un genre considéré comme un luxe, car parfaitement frivole. La lecture des contes était l'une des activités favorites des salons à la fin du XVII^e siècle. Les siens ont eu beaucoup de succès parmi les femmes de rang, qui, souvent « vendues » pour créer ou renforcer des alliances avec les territoires voisins, ont alors une condition relativement difficile. Dans ses contes, M^{me} d'Aulnoy critique vivement ce « marché de princesses » et incite les parents à ne plus sacrifier leurs enfants sous prétexte d'agrandir ou de préserver leurs terres. En effet, nombreux sont ses personnages qui refusent de se marier par devoir, ou bien qui imposent leurs conditions, parvenant à la fin à épouser l'élue(e) de leur cœur grâce à quelque stratagème ou à des valeurs morales.

Marie Catherine Le Jumel de Barneville, baronne d'Aulnoy, se présente donc comme une porte-parole de toutes ces femmes

mariées, le plus souvent sans consentement, et dénonce ces agissements dans la plupart de ses contes. Femme, mais aussi auteure, elle prend l'apparence d'une fée moderne dans ce siècle s'ouvrant petit à petit à de nouvelles perspectives égalitaires. Les femmes se libèrent lentement mais sûrement. Faisant partie des premières conteuses connues, M^{me} d'Aulnoy profite de son talent à la plume pour faire entendre sa voix, et par la même occasion celle de toutes les femmes.

Même si les hommes sont amplement critiqués dans nombre de ses contes, les personnes du beau sexe en prennent aussi pour leur grade. Les femmes de peu de morale, comme les infidèles, mais aussi les mondaines, les précieuses et autres sottes, agissant par cruauté ou par ambition, sont souvent les personnages négatifs de l'histoire. Elles sont systématiquement punies, qu'il s'agisse d'un coup du sort ou de la décision d'autrui. Mauvaises, ces femmes ne parviennent jamais à leurs fins, et la baronne nous montre dans ses textes que seules la vertu, la fidélité et l'honnêteté permettent d'avoir une vie longue et heureuse.

Dans les contes de M^{me} d'Aulnoy, les jeunes filles sont rarement sauvées par leur preux chevalier et, dans tous les cas, participent grandement à l'amélioration de leur situation. Les personnages féminins savent tenir les hommes à distance, les rabrouent et leur inculquent les valeurs morales même s'il existe des exceptions.

Les morales qui concluent chacun de ses contes rappellent la fable, genre considéré comme noble et propre à dénoncer des injustices. Avec une intention didactique, M^{me} d'Aulnoy place toujours le pouvoir du côté féminin, incitant les filles d'Ève à lutter pour obtenir ce qu'elles souhaitent. Dans le conte *L'Oranger et l'Abeille*, elle leur vante les mérites de la patience et de la sévérité, qui ont permis à l'amour des protagonistes de persister malgré les transformations qu'ils ont eu à subir. Sous

forme humaine, peut-être leur amour n'aurait-il pas été aussi fort et n'aurait-il pas résisté au choc de leurs métamorphoses.

Le mariage est le sujet central des histoires de M^{me} d'Aulnoy. Soit le conte commence par un mariage forcé dont découle la suite du récit, soit il se termine sur un mariage, heureux cette fois : après tant d'aventures et de difficultés surmontées, qui ne mériterait pas son « ils se marièrent et vécurent heureux jusqu'à la fin des temps » ? (Les enfants étant facultatifs...)

M^{me} d'Aulnoy, mère du conte – en tant que genre littéraire –, a donc pu profiter de son succès pour écrire au nom des femmes et dénoncer les injustices dont elles sont victimes.

Des femmes puissantes

Jeune fille élevée depuis sa plus tendre enfance parmi les ogres, Aimée n'en reste pas moins une fille fûtée, déterminée et intelligente. Après avoir plus ou moins réussi à se faire comprendre d'Aimé, le jeune naufragé, elle impose sa volonté à ses parents adoptifs, qui souhaitent la marier à un de leurs fils. Aimée refuse tout d'abord puis, lorsque est en jeu la vie de son soupirant, menacé de finir en hors-d'œuvre pour les noces, elle parvient à repousser la date du mariage et donc de la mort du prince. Elle se méfie depuis le début du couple d'ogres et réussit, grâce au stratagème de la couronne, à sauver encore la vie du jeune homme, aux dépens d'un de ses frères ogri-chons, dévoré dans son sommeil à la place d'Aimé. Ce piège, qui fonctionne une seconde fois, démontre l'ingéniosité d'une jeune fille qui a grandi loin de toute civilisation. En s'emparant de la baguette magique de l'ogresse, elle s'affranchit complètement de son « éducation » et renie ses parents adoptifs au profit de son amoureux. Elle n'hésitera pas une seconde

à piquer à plusieurs reprises Linda pour défendre son bien-aimé, et ce jusqu'à la fin du conte. Aimée n'est donc pas une princesse ordinaire, puisqu'elle sait ce qu'elle veut malgré son jeune âge. La thématique du mariage forcé est bien là, avec l'union imposée par les ogres, et l'histoire se termine par un mariage, celui des deux amants redevenus humains, beaux et propres.

Contrairement aux jeunes filles de nombreuses histoires, celles des contes de M^{me} d'Aulnoy ne sont pas que de belles plantes. Une véritable envie d'améliorer leur situation voit le jour, aucune ne désirent finir mariée à un inconnu ou à un homme malveillant. Débrouillards, inventifs et faisant preuve d'initiative, les personnages féminins de la baronne se battent pour obtenir ce qu'ils désirent. Conscientes de leur condition difficile et du mariage arrangé et imposé qu'elles subiront un jour ou l'autre, les héroïnes prennent les devants et imposent leurs conditions à leurs parents pour pouvoir (au moins !) choisir leur époux. Même si parfois de beaux jeunes hommes se présentent à elles, elles cherchent avant tout la vertu et des valeurs morales.

Dans *Le Rameau d'or*, le prince Torticoli et la princesse Trognon refusent de se marier, ne voulant pas imposer l'un à l'autre la vue de leurs corps difformes et monstrueux jusqu'à la fin de leur vie. Dans ce conte, c'est grâce à leur vertu que les personnages gagnent leur beauté, beauté à laquelle la princesse Brillante, anciennement Trognon, renonce plus tard, s'étant rendu compte qu'elle ne lui apportait rien d'autre que superficialité, elle qui est pourtant intelligente et vertueuse. Les femmes savent donc reconnaître leurs erreurs et accepter les conséquences de leurs actes.

Chacune se rend compte de la force de la vertu et de la fidélité par rapport à celle de la beauté. Nombreuses sont les jeunes dames victimes d'un mauvais sort et rendues méconnaissables,

voire affreuses et repoussantes. Dans *Babiole*, la jeune princesse est transformée en guenon peu de temps après sa naissance, puis condamnée à mort par sa mère avant d'être recueillie par sa tante et son cousin. Elle tombe peu à peu amoureuse de lui, mais il ne lui oppose qu'une indifférence teintée de moqueries. Le jour où elle retrouve forme humaine, elle choisit de pardonner à sa mère et au prince leur attitude envers elle. Elle fait preuve de bonté et de vertu là où elle aurait pu se montrer rancunière et vindicative. Sa beauté nouvellement acquise ne l'empêche pas de continuer à vivre selon les valeurs développées au cours de son existence de guenon.

Toujours d'actualité

M^{me} d'Aulnoy est l'une des premières femmes à avoir transcrit et réinterprété les contes populaires, et cela au service de la transmission de ses idées. Ses héroïnes reflètent une véritable force et une volonté d'être acceptées telles qu'elles sont, et non plus considérées comme une monnaie d'échange ou de belles plantes stupides. Grâce à cette auteure étonnante, les femmes ont pu commencer à se faire entendre dans une société monarchique et patriarcale. Redécouverte à la fin du ^{xx}e siècle, son œuvre *Les Contes des fées* retrouve peu à peu un succès mérité. Le conte n'est pas destiné à être lu à une époque particulière : sa compréhension n'est pas figée, elle est bel et bien le fruit d'une évolution.





Le conte : assimilation des récits populaires

Le conte est un genre littéraire populaire caractérisé à l'origine par sa transmission orale. Il s'agit d'une constante anthropologique : nous le retrouvons à toutes les époques, dans toutes les sociétés. Sa formalisation par des auteurs savants à partir du XVI^e siècle lui retire sa rusticité pour lui donner ses lettres de noblesse. Car, bien qu'il relève d'un genre aux limites floues, méprisé par les élites, le conte s'avère être un outil adéquat à l'innovation littéraire, aux récits philosophiques ou même à l'apologie nationaliste. Il participe ainsi d'un mouvement plus massif qui, en Europe, à l'époque moderne, voit l'émergence des langues vernaculaires appelées à devenir nationales, qui charrient avec elles des imaginaires et des récits populaires.

Le conte en langue vernaculaire

Le principal inaugurateur de la récupération des récits populaires est sans conteste Boccace (1313-1375). Cet écrivain florentin du XIV^e siècle est l'un des précurseurs de la littérature italienne et de la culture humaniste qui inspirera la Renaissance. Il est l'auteur d'une œuvre singulière : le *Decameron*. Ce « livre des dix journées » est un recueil de cent récits que se font dix participants à une joute oratoire. Bien que la narration soit écrite, elle met en scène l'oralité propre au conte. Boccace compose son recueil non pas en latin, la langue des élites, mais en dialecte toscan. Ainsi il se fait le promoteur d'une nouvelle classe sociale : la

bourgeoisie, dont il utilise la langue et les représentations. Le *Decameron* est à considérer comme une des premières incursions des contes populaires dans la littérature écrite de l'Occident chrétien. Il laisse entrevoir la richesse d'un patrimoine oral longtemps méprisé et délaissé.

L'ouvrage de Geoffroy Chaucer (1340-1400) *Les Contes de Canterbury* est également une œuvre majeure de récupération des traditions orales. Tenu pour l'un des pères de la littérature anglaise, le poète et écrivain londonien compose cette compilation de vingt-quatre contes en moyen anglais (anglais du bas Moyen Âge). Elle est considérée comme l'une des toutes premières grandes œuvres écrites en anglais. *Les Contes de Canterbury* sont aussi une suite de contes présentés comme des récits dans le récit. Mais, cette fois, les conteurs sont des pèlerins en route pour la cathédrale de Canterbury, où repose saint Thomas Becket. Cette pérégrination sacrée confère une dimension chrétienne au recueil, bien que les thèmes, variés, soient souvent proches de ceux du *Decameron*.

Le conte merveilleux

Au XVII^e siècle, un nouveau sous-genre émerge et s'impose : le conte merveilleux ou conte de fées, cher à M^{me} d'Aulnoy. En France au XVII^e siècle, ce processus d'appropriation et de transformation du patrimoine oral populaire se développe principalement dans les salons littéraires. Ces cercles aristocratiques mondains sont des centres d'activités culturelles qui perpétuent les longues traditions de récitation et de lecture à voix haute. Au premier rang des promoteurs du récit merveilleux, nous comptons Charles Perrault (1628-1703), mais aussi et surtout des femmes : Marie Catherine d'Aulnoy (1651-1705), Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon (1664-

1734) ou Henriette-Julie de Castelnau de Murat (1670-1716).

Charles Perrault publie en 1697 les *Contes de ma mère l'Oye*. Il ajoute, à la fin de ses contes, des morales qui, semblables à celles des fables de La Fontaine (1621-1695), viennent expliciter le sens des histoires. Le lien avec l'oralité est préservé grâce à la « mère l'Oye », un personnage de nourrice populaire qui joue le rôle de conteuse. Ses contes puisent dans la transmission orale, les veillées populaires, mais s'inspirent aussi des recueils italiens auxquels ils empruntent de nombreux éléments. Ils connaissent un véritable succès à leur parution.

M^{me} d'Aulnoy publie en 1697 quatre volumes titrés *Contes des fées*, suivis en 1698 des *Contes nouveaux ou les Fées à la mode*, qui lui assurent succès et célébrité. Le conte de fées devient le genre caractéristique d'une époque vouée aux paroxysmes et aux merveilles, à l'image de son souverain, Louis XIV. La passion française pour le conte merveilleux connaît encore deux représentantes fameuses au siècle suivant : Gabrielle-Suzanne de Villeneuve (1695-1755) et Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1711-1780) qui donnèrent toutes deux une version de *La Belle et la Bête*.

Le conte libertin

Le conte reste un genre littéraire réservé à un lectorat adulte. C'est d'autant plus vrai pour un de ses sous-genres : le conte libertin. La redécouverte d'auteurs antiques ouvre la voie à de nouvelles philosophies. Les libertins sont des matérialistes, convaincus que la seule raison amène à la compréhension du monde et de ses lois. Leur intérêt pour la sexualité est

certain et s'exprime notamment dans des contes coquins. Le fabuliste Jean de La Fontaine publia des contes licencieux. Moins connus du grand public, ils narrent des histoires légères, jouant sur l'implicite afin de contourner la censure et la rigidité morale. Parmi ces récits grivois, on trouve *Comment l'esprit vient aux filles*, *Le Mari confesseur* ou *Le Cocu battu, et content*, titres publiés entre 1665 et 1666.

Le conte philosophique

Denis Diderot (1713-1784) est un des auteurs majeurs qui, au XVIII^e siècle, s'emparent du conte pour en faire un instrument philosophique. Le conte philosophique reprend les codes et les modes de construction du conte traditionnel. Mais ce travestissement littéraire dissimule un fond beaucoup plus politique. Ce sous-genre est utilisé pour soutenir des argumentations philosophiques critiques envers la société tout en contournant les censeurs du pouvoir. Voltaire (1694-1778) est le principal auteur de contes philosophiques. Publié en 1759, *Candide ou l'Optimisme* fut initialement imprimé sous pseudonyme, tant la charge satirique contre les valeurs conservatrices de la société était claire et ouverte.

Le conte nationaliste

Le XIX^e siècle est celui des États-nations et de l'apologie de la culture nationale, que les nationalistes allemands du XIX^e siècle appellent le *Volksgeist*, le « génie populaire » d'une race et d'une nation, elles aussi forcément « géniales ». Ce lien fort entre la genèse des nationalismes et la formalisation écrite d'un patri-

moine culturel oral trouve une autre illustration dans le travail des frères Grimm, Jacob (1785-1863) et Wilhelm (1786-1859). Ces deux grammairiens allemands sont, comme la plupart de leurs contemporains, bouleversés par l'effondrement en 1806 du Saint Empire romain germanique vieux de 844 ans. La question de l'unité se fait pressante. Le long processus d'unification aboutit à la proclamation de 1871 qui fonde l'Empire allemand autour du royaume de Prusse. Si le chancelier Bismarck et sa *Realpolitik* sont les géniteurs de cette fusion nationale, les bonnes fées qui se penchent sur le berceau du jeune *Reich* sont celles des frères Grimm. Leur première somme est publiée en 1812. Intitulée *Contes de l'enfance et du foyer*, elle regroupe 86 histoires, dont *Blanche-Neige et Hänsel et Gretel*; elle est suivie d'un second tome publié en 1815. Ces contes viennent pour l'essentiel de sources orales, bien que quelques-uns aient déjà connu une version écrite antérieure, comme *Cendrillon*, *Le Petit Chaperon rouge* ou *La Belle au bois dormant*. Malgré leur désignation les reléguant à l'enfance, les contes des frères Grimm jouent un rôle de premier plan dans la maturation d'une conscience nationale allemande et dans la création d'un imaginaire collectif.

Écrivain majeur de contes de fées, le Danois Hans Christian Andersen (1805-1875) s'appuie sur de vieilles traditions nationales et sur les récits scandinaves. Ses contes, qu'il publie à partir de 1835, sont bientôt célébrés dans toute l'Europe. Il en écrit plus de 150, parmi lesquels *La Princesse au petit pois* et *La Petite Sirène*, issus de la tradition scandinave.

Andersen et les frères Grimm participent ainsi à la construction, factice mais nécessaire pour l'unité, de cultures nationales et collectives en Europe centrale et nordique. Le conte devient alors un instrument au service des politiques nationalistes.





Les métamorphoses

Les origines de la métamorphose

La métamorphose remonte à la nuit des temps. Cette transformation magique est relatée au cœur des mythologies les plus populaires et a une place importante dans celle de la Grèce antique. Le champion de la métamorphose est Zeus, maître de l'Olympe et dieu de la foudre.

Ce dernier est connu pour bien des frasques extraconjugales. Amateur de femmes, il n'hésite pas à tromper son épouse, Héra, peuplant ainsi le domaine des mortels de nombreux demi-dieux. Afin d'échapper à la furie vengeresse de la très jalouse Héra et pour éviter de foudroyer ses amantes sous sa forme divine, il se sert de la métamorphose pour arriver à ses fins. Le nombre de ses conquêtes est impressionnant. Il a recours plusieurs fois aux mêmes transformations : en serpent (pour Perséphone, la fille de Déméter, et bien d'autres), en cygne (pour Léo, Maïa ou encore Métis), en aigle (pour Héra et Callisto), en taureau blanc (pour Europe, certainement l'une de ses métamorphoses les plus célèbres), en cheval (pour Dioné et quelques autres), en pluie d'or (pour Danaé ainsi que Déméter), en l'apparence de sa propre fille, Artémis (pour Callisto et d'autres), et en prenant celle d'Amphitryon pour Alcène.

Les métamorphoses ne sont pas uniquement un moyen de satisfaire les pulsions de Zeus. Elles sont maintes fois utilisées par des femmes aussi pour échapper aux hommes. Pour ne citer que quelques exemples, car ils sont légion, Aphrodite se

transforme en poisson afin de fuir Typhon ; Déméter devient une jument pour échapper à Poséidon et erre par la suite sous les traits d'une vieille femme ; la nymphe Daphné se change en laurier afin de se soustraire aux ardeurs d'Apollon qui s'est entiché d'elle. D'autres dieux et demi-dieux recourent à ces transformations sur eux-mêmes ou sur autrui. Ainsi, Achéloos, fils d'Océan, se transforme en serpent monstrueux, puis en taureau furieux pendant son combat contre Héraclès, autre prétendant de Déjanire.

De l'influence d'Ovide sur les œuvres de M^{me} d'Aulnoy

Dans l'Antiquité, le thème de la métamorphose était essentiellement lié au divin. Amours cachées, punitions célestes, échappatoires à des pulsions trop pressantes... Ces transformations ont fait l'objet du plus célèbre recueil du poète antique Ovide (43 avant J.-C.-17 après J.-C.), dont le travail influença de nombreuses générations : c'est à sa suite qu'Apulée (125-175 après J.-C.) écrivit ses propres *Métamorphoses*, relatant notamment l'histoire d'Amour et Psyché.

Au Moyen Âge, la renommée d'Ovide fut telle qu'on désigne parfois les XIII^e et XIV^e siècles sous le nom d'« âge d'Ovide ». *Les Métamorphoses* d'Ovide influencèrent des auteurs aussi illustres que Dante (1265-1321), Boccace, Molière (1622-1673) ou encore Jean de La Fontaine dans ses fables, mais aussi un très grand nombre de peintres et de sculpteurs, qui y puisèrent de nombreux sujets à décliner en une grande richesse iconographique. Très apprécié à la Renaissance, l'ouvrage d'Ovide a longtemps fait partie des classiques enseignés à tout enfant de bonne famille comme M^{me} d'Aulnoy.

Dans *La Princesse printanière* (le conte qui suit *L'Oranger et l'Abeille* dans la première édition du recueil des *Contes des fées*), alors que la princesse se lamente sur son funeste sort, elle tombe de faiblesse au pied d'un ormeau sur lequel est perché un rossignol. Celui-ci chante merveilleusement des paroles « apprises exprès d'Ovide » :

*L'Amour est un méchant ; jamais le petit traître
Ne nous fait de faveurs qu'il ne les fasse en maître,
Et que sous les appâts de ses fausses douceurs
Ses traits envenimés n'empoisonnent les cœurs.*

C'est un des points qui rapprochent Ovide et M^{me} d'Aulnoy : la place prépondérante accordée à l'amour et à la description des affres qu'il provoque.

Les développements sentimentaux jalonnent les contes de l'auteure, et les métamorphoses sont une manière de parler de ce que la morale en vigueur au XVII^e siècle désapprouve. Si les ébats sont moins équivoques que chez Ovide, les métamorphoses sont chez M^{me} d'Aulnoy prétexte à des jeux licencieux, inimaginables dans le cadre d'une intrigue sentimentale convenue. Sous couvert des métamorphoses, M^{me} d'Aulnoy suggère une forme d'amour tendre et d'attirance sensuelle – à l'image de l'Oranger qui invite l'Abeille à se loger dans ses fleurs.

Les métamorphoses du conte

Pendant la fuite des deux amants sur le chameau, Aimée doit avoir recours aux métamorphoses pour échapper aux ogres qui se lancent à leur poursuite. Afin de tromper Ravagio, le monstre mangeur de chair, elle use de la

baguette magique que conservait Tourmentine et sauve ainsi sa vie et celle d'Aimé.

Dans chaque métamorphose, Aimée est la seule à conserver sa liberté d'action, gardant un aspect humain dans les deux premiers cas. Elle seule peut user de la parole pour tromper les ogres, les duper et contrôler la situation. En abeille, c'est elle qui protège et défend son compagnon, piquant Tourmentine, un moyen pour Aimée de se venger de toutes ces années passées en captivité.

Le chameau garde son rôle d'appui dans la première transformation. De moyen de locomotion, il devient la surface aqueuse qui justifie l'existence de la barque. La colonne sert de soutien au toit d'une demeure ; il s'agit ici d'un clin d'œil à l'architecture gréco-romaine. Quant à la caisse, son usage est d'accueillir et de préserver l'oranger, comme les bosses du chameau stockent des réserves en vue d'une traversée du désert. Le chameau perd son caractère d'être animé pour devenir un simple soutien physique aux deux fuyards.

Aimé, enfin, est privé de tout moyen d'interaction dans les trois changements magiques. Devenu oranger, il regagne un semblant de vie, notamment lorsque la princesse Linda le fait saigner en coupant une de ses branches. Dans les cas précédents, il ne peut ni bouger ni parler, et se repose entièrement sur celle qu'il aime pour les tirer d'affaire.

Il est bon de noter que, dans toutes ses transformations, le prince est toujours en lien avec le bois, matériau de la barque, du cadre qui entoure certainement le tableau et évidemment de l'arbre. Cet élément relie les deux amants, tous deux ayant échoué en Ogrelie après avoir affronté une terrible tempête qui a détruit leurs navires respectifs.



Le thème de la métamorphose chez M^{me} d'Aulnoy

Dans *Serpentin vert*, nous apprenons que le serpent n'est autre qu'un prince métamorphosé. La princesse Laideronnette, de la même manière, a été rendue laide par Magotine, la mauvaise fée. Ces métamorphoses font l'objet d'une morale dans le conte. Le serpent vert est le seul à aimer Laideronnette, ce qui n'est pas réciproque au début. Après maintes péripéties, ils parviennent à s'apprécier malgré leur difformité physique et finissent par retrouver leur apparence d'origine.

Dans *La Chatte blanche*, la métamorphose est (au contraire du conte précédent) synonyme de beauté. En effet, le valeureux héros fait la rencontre d'une magnifique chatte

blanche qui s'avère finalement être une princesse. À l'image des autres textes de l'auteure, l'histoire s'achève sur un mariage heureux.

Nous pouvons citer une multitude de transformations chez M^{me} d'Aulnoy : dans *Babiole*, la princesse devient une guenon ; dans *L'Oiseau bleu*, c'est le prince Charmant, amoureux de la princesse Florine, qui est changé en l'animal éponyme ; dans *Le Prince lutin*, le jeune Léandre est métamorphosé en lutin par la fée Gentille. Mais *L'Oranger et l'Abeille*, qui cumule un grand nombre de métamorphoses, en est encore le meilleur exemple.

Dans les contes de M^{me} d'Aulnoy, la métamorphose semble être le sortilège favori des mauvaises fées. Elles transforment quand bon leur semble des héros aux destins royaux en personnages atypiques dont la vie sera soudainement truffée d'obstacles. Les métamorphoses sont choisies pour leur symbolique et semblent également liées à la notion de beauté. Après avoir surmonté les embûches causées par leur condition, les personnages métamorphosés se voient accorder en récompense un dénouement heureux : le mariage. Il est important de noter que ces métamorphoses ne durent jamais. Comme traditionnellement dans le conte, ces transformations fantaisistes nourrissent le récit, et cela à des fins morales.



SOURCES

Madame d'Aulnoy, sa vie, son style

Madame d'Aulnoy, *Contes des Fées*, édition critique établie par Nadine Jasmin, éditions Honoré Champion, 2008.

Claire Moog, *Des voix féminines à l'épreuve de la modernité : utopies et contes de fées féminins dans la France du XVII^e siècle, d'Anne de Montpensier à Marie Catherine d'Aulnoy*, sous la direction de Thierry Wanegffelen, mémoire de Master - 2^e année - Histoire moderne, Université Toulouse-Jean Jaurès, UFR d'histoire, histoire de l'art et archéologie, 2009.

Anne Defrance, *Les Contes de fées et les Nouvelles de M^{me} d'Aulnoy (1690-1698)*, Droz, 1998.

Nadine Jasmin, *Naissance du conte féminin*, Honoré Champion, 2002.

Jeanne Bloch, « Le héros animal dans les contes de fées de M^{me} d'Aulnoy. *Le Prince Marcassin, Serpentin Vert, La Chatte blanche, La Biche au bois* », *Dix-huitième siècle*, 1/2010 (n° 42), p. 119-138.

Femmes lettrées au XVII^e

<https://clio.revues.org/133>

Une plume féminine pour servir la cause des femmes

Claire Moog, *Des voix féminines à l'épreuve de la modernité : utopies et contes de fées féminins dans la France du XVII^e siècle, d'Anne de Montpensier à Marie Catherine d'Aulnoy*, sous la direction de Thierry Wanegffelen, mémoire de Master - 2^e année - Histoire moderne, Université Toulouse-Jean Jaurès, UFR d'histoire, histoire de l'art et archéologie, 2009.

Le conte : assimilation des récits populaires

Jean-Paul Sermain, *Le Conte de fées, du classicisme aux Lumières*, Desjonquères, 2005.

Catherine Velay-Vallantin, *L'Histoire des contes*, Fayard, 1994.

Tristan Landry, *La Mémoire du conte folklorique de l'oral à l'écrit*, 2005, Presses de l'université de Laval.

Les métamorphoses

<http://mythologica.fr/grec/metadivin.htm>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Zeus#Amours>

<http://www.cndp.fr/crdp-creteil/telemaque/comite/metamorphose-mythologie.htm>



La licence professionnelle édition : « techniques rédactionnelles et développements numériques »

L'ouvrage que vous avez entre les mains (et le livre numérique enrichi qui le complète, *voir p. 94-95*) parachève, avec un stage d'application de 12 semaines, la licence professionnelle édition du DDAME (Département Documentation, Archives, Médiathèque et Édition).

Le DDAME est une composante de l'UFR Histoire, Arts et Archéologie de l'université Toulouse Jean-Jaurès. Ses enseignements préparent depuis 1993 aux divers métiers des archives, de l'édition, de la librairie, des médiathèques et de la documentation.

Depuis 13 ans la licence professionnelle édition, reposant sur des enseignements théoriques et pratiques, forme des étudiants passionnés par le livre à gérer, traiter et valoriser l'écrit en vue d'une publication papier ou électronique. L'enjeu de cette formation est la maîtrise des différentes techniques inhérentes aux métiers de l'édition tels que correcteur, maquetriste, assistant d'édition, chargé de communication, etc.

Du manuscrit à la diffusion en librairie, du concept éditorial à l'impression, du graphisme à la réécriture, cette licence permet d'appréhender la chaîne du livre imprimé et numérique dans sa globalité. D'autres enseignements se rapportant à la culture générale complètent le cursus.

en coulisses

Depuis septembre 2016, en plus des cours en tronc commun, l'étudiant suit une des deux spécialisations :

- parcours « techniques rédactionnelles appliquées à l'édition » : travail de réécriture et d'écriture, rédaction d'articles, suivi éditorial ;

-parcours « techniques éditoriales appliquées au numérique » : connaissance de la chaîne du livre numérique, maîtrise des outils de la création numérique et des modes de communication et de valorisation du livre numérique.

Deux parcours distincts composent donc cette licence qui forme désormais aux nouveaux métiers de l'édition numérique : assistant chef de projet numérique, gestionnaire de contenus numériques, assistant webmaster, chargé de promotion ou de communication numérique, chargé de marketing numérique.

Deux masters professionnels « information-communication » approfondissent la licence édition et forment des responsables éditoriaux.



Secrétariat du DDAME : Patricia Mouly
05 61 50 41 90 – dam@univ-tlse.fr
ddame.univ-tlse.fr

Promotion 2016-2017

du parcours « techniques rédactionnelles appliquées à l'édition »

Chloé Bernard

chloelobernard@wanadoo.fr

Gabriel Crabifosse

gabrielcrabifosse@hotmail.fr

Morgane Giordanino

giordaninomorgane@gmail.fr

Clémentine Guyot

clemsy_216@hotmail.fr

Emmà Landi

emma.landi@orange.fr

Clémence Monestès-Fenu

clemence.fenu@gmail.com

Anne-Eléonor Olivier-Pluot

anne-eleonor.olivier@laposte.net

Alicia Prudhom

lili.prudhom@gmail.com

Pauline Riché

paulinesriche@gmail.com

Marion Santos

marionsantos@outlook.fr

Jeanne Séverin

severinjeanne@gmail.com

Émilie Teixeira

emilie.teixeira27@gmail.com

Laurent Teyssier

laurent.teyssier@laposte.net

Marjolaine Tournaire Guille

flowersanguine@hotmail.fr

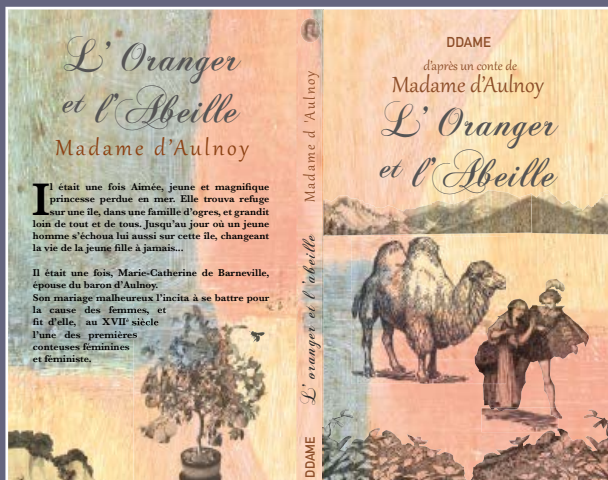
Cheyenne Trijaud

cheyenne.trijaud@hotmail.fr

Tania Wagner

tania.rose.wagner@gmail.com

Autres principes de couverture envisagés...



... par les étudiants de la licence édition.

Projet du groupe numérique

Les éditions du Phacochère présentent *En attendant Trufio*, le premier livre numérique réalisé par les étudiants du parcours « techniques éditoriales appliquées au numérique » de la licence professionnelle édition « techniques rédactionnelles et développements numériques » du DDAME.

Au début de l'année universitaire 2016-2017, tous les étudiants de la licence professionnelle édition se sont plongés dans un corpus de contes de M^{me} d'Aulnoy, auteure française du XVII^e siècle. Après un travail d'analyse, de critique et de sélection, *L'Oranger et l'Abeille* a été retenu comme support de travail commun aux deux projets tutorés de la licence.

Pour les étudiants du parcours numérique, le choix s'est arrêté sur une réécriture complète du conte accessible aux enfants, à partir de 7 ans. Les points de vue des principaux personnages ont été déclinés comme autant de propositions de relecture de l'histoire. Rapidement, des tonalités nouvelles ont émergé dans l'écriture des différents récits, et des péripéties inédites ont vu le jour. La princesse est ainsi devenue une adepte du running, l'ogrelet est végétarien, Linda fait fortune grâce à Blablabarque©, Trufio passe son temps sur son fairytel, le prince craint pour son brushing et les ogres sont en garde à vue.

« Vous devez vraiment avoir du cambouis collé aux méninges pour avoir laissé deux petits humains s'évader, fait remarquer l'inspecteur John Deuf.
– Bon, reprenons ! Quand avez-vous réalisé que le prince et la princesse avaient disparu ? demande l'inspecteur Lekeuf.
– Mgrrrrrr, grogne Tourmentine, ce n'est que le lendemain de leur évaison que nous avons remarqué leur absence. Les hominoïdes nous ont dupés grâce à la baguette magique qu'ils nous ont choucroutée. Ils ont

ordonné au gâteau qui était dans le four d'imiter la voix de la princesse et de répondre à sa place pendant qu'ils se carapataient. Tiens, se souvient l'ogresse, maintenant que j'y pense, c'était le jour où on a vu deux formes étranges passer au loin ; on a cru que c'était de la char fraîche qui avait échoué sur notre île.

– Mais de quoi donc parlez-vous ? J'ai le cerveau qui baigne dans la confiture de coings ! s'exclame Lekeuf. Reprenez tout depuis le début et soyez plus claire ! »

En attendant Trufio, un ouvrage numérique original, enrichi par le travail d'illustration de Zoé Schmit, à télécharger gratuitement à partir de septembre 2017, sur le site du DDAME et les principales plateformes de téléchargement.

Les éditions du Phacochère :

Courriel editionsduphacochere@gmail.com

Facebook / Éditions-du-Phacochère

Twitter @facocoeditions

Promotion 2016-2017 du parcours « techniques éditoriales appliquées au numérique » :

Nicolas Delmoitiez - ndelmoitiez@gmail.com

Aïcha Diouf - dioufaicha@hotmail.fr

Jean-Baptiste Driss - jeanbaptiste.driss@gmail.com

Mariana Errecalde-Arias - mariana.errecalde@protonmail.com

Lucie Gautier - gautier.lucie08@gmail.com

Amélie Lavigne - amelielavigne24@gmail.com

Zoé Schmit - zoe.schmit@etu.iut-tlse3.fr

Joran-Mael Schmitt - joranschmitt@gmail.com

Léa Sterenberg - lea.stenberg@yahoo.fr

Margaux Terrière - zoe.schmit@etu.iut-tlse3.fr

Alison Vieuxmaire - alisonvieuxmaire@gmail.com



Crédits

Conte & Couverture

Illustrations d'Emmà Landi, 2017.

Autour du conte

P56 : *Portrait de Marie Catherine Le Jumel de Barneville, comtesse d'Aulnoy*,

Pierre-François Basan (1723–1797), XVIII^e siècle, gravure,

15,7 × 11,6 cm. Palais de Versailles, France, Wikipédia

P62 : *L'écrivain Georges de Scudéry (1598-1667) lors d'un salon littéraire organisé par sa sœur, Madeleine de Scudéry, en 1650*, gravure de 1860-1861. © Lec/Leemage

P66 : *Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, dite M^{me} de Sévigné* (1626-1696),

femme de lettres, in *Galerie française des femmes célèbres*,

Louis Marie Lanté (1789–1871), 1827, collection privée © Selva/Leemage

P68 : Samuel Sidney (1857-1949), image de la page 104

McClure's magazine, dessin, 1893. Flickr

P74 : *En traversant le bois, le Petit Chaperon rouge rencontre le loup*,

Gustave Doré (1832-1883), gravure tirée des *Contes*

de Charles Perrault (1628-1703), 1879. © Pittatore/Leemage

P80 : *Apollon et Daphné* (1470-1480),

Piero del Pollaiuolo (1443-1496) et Antonio del Pollaiuolo (1432-1498),
peinture à l'huile sur bois, 25,9 × 20 cm. National Gallery, Londres. Wikipédia

P85 : *Perdix changé en oiseau*, image tirée de l'ouvrage *Les Métamorphoses* d'Ovide,

édition de 1767, livre VIII, fable IV. Flickr



Aimée, princesse chérie de ses parents, échoue en Ogrelie, victime d'une terrible tempête. Elle est recueillie par Tourmentine et Ravagio, qui vont l'élever au sein de leur famille. Promise à l'un de ses frères ogrelets, Aimée grandit sur l'île, loin de tous... Jusqu'au jour où elle sauve des flots un jeune homme qui ne parle pas sa langue. C'est Aimé, son cousin, qui devait hériter du trône de son oncle. L'amour entre eux est immédiat. De peur qu'ils ne se fassent manger et pour échapper à un mariage qu'elle refuse, ils s'échappent. Mais les ogres ne veulent pas laisser partir aussi facilement leur prochain repas...

Un cahier documentaire en cinq parties suit et éclaire le conte de M^{me} d'Aulnoy.

Illustration de couverture : Emmà Landi



Licence Creative Commons

